

## Traité de la valeur et du changement des Lettres.

A.

Cette premiere des Lettres et des voyelles n'a point d'autre son en cette langue, que dans les autres. A se change en F. Exemple, Ascorn, o.s. pl. Eskern. Bastard, Bestend; Abostol, pl. Ebestel. Apôtres. il se change en I. Cas, Chat. pl. Kisier. Dans les verbes Cara, Aimer. impératif Kirit. Aimer. Saca, Mettre, impératif Sikit, Mettre. A cause le changement de plusieurs consonnes, quand elles la suivent immédiatement. Ma-zat pour Ma-Fat, Mon Père. De même lorsqu'il y a une autre consonne entre deux. Suoch. Ar suoch, la Vache. Calons Coeur. Ma Chalou ou Ma-halon, mon cœur. Pen, tête. Ma-ben, Ex Ma-ven, Ma tête. Ki, Chien. Ma-chi ou Ma-hi, Mon chien. En hébreu A prend le son de toutes les voyelles marquées par les points qui l'accompagnent. Pour son assurance, il suffit de conjuguer le verbe *Amar*, il a dit. participe *omer*, disant. impératif *imrou*, dites. infinitif *emor*, dire. En latin on voit presque les mêmes changements, Car de *Cepio*, on fait *Cepi* et *Accipio*. Dans les mots (fr.) que nous avons recus des lat. nous changeons tous les infinitifs en *are*, en *er*.

R. Le Dictionnaire de D. L. est sans contredit bien supérieur à celui du P. G., mais en fait de Grammaire, les notions qu'il en donne sont trop générales, trop superficielles et souvent erronnées. En effet dans un Traité du changement des Lettres, il ne suffit pas de dire que telle ou telle Lettre se change en telle ou telle autre, on s'attend à y trouver

les règles de ces changements, puisqu'il y a des cas où elles se changent en telle lettre ou telle autre, et qu'il y en a où elles ne changent pas du tout; ainsi je préférerois de m'en tenir sur ce point à la Grammaire du S. E. quoique on puisse lui reprocher aussi quelques omissions et quelques défauts d'exactitude; on peut en dire autant de la prononciation, à en juger par les phrases que D. P. cite quelque fois; car il les écrit presque toujours, sans égard aux changements causés par la position des lettres muettes; cependant quelque versé que soit un homme dans cette langue, s'il étoit dans de cas de lire un discours écrit de cette manière, il seroit forcé de partager son attention entre le sens des choses et l'application perpétuelle et continue des règles des muettes à la prononciation de celles qu'il rencontre à chaque instant, ce qui seroit tout-à-fait incommode et désagréable. c'est ce que j'ai déjà observé dans ma préface; en conséquence je ne pousserai pas plus loin ces reflexions, et je me contenterai de faire quelques remarques succinctes sur la valeur des lettres d'après D. P. et de S. E. et de relever quelques unes de leurs erreurs ou de noter quelques différences de dialectes. Celui de Léon et celui de Prègues sont les deux que je connois le mieux.

En Léon nous disons à l'infinif Carout, Aimer. En Prègues on dit ordinairement Carer et nous ne connoissons pas Carar on dit indifferemment Carit ou Kirit, Aimer; Laccit, Lakiit ou Likit, mettre. En Léon le pronom possessif Mon, Ma, Mes, Miens &c. Est 4a, ailleurs Ma; C'est ce qui fait que nous disons 4a Zot, mon père, et les autres Ma Zot. Nous appellons la tâche Bioch, ailleurs Buoch, et comme les règles des muettes sont communes à tous les dialectes, partout on change ce B en H quand

Le cas le requiert, en sorte que les uns disent *ar* *Voich*, les autres *Ar* *Voich*, mais ce n'est pas précisément l'*A* qui cause les changements mentionnés par D. S. Soit qu'il se trouve immédiatement suivi d'un *B*, d'un *C* d'un *D*. &c. Soit qu'il y ait une autre consonne entre deux. ces changements sont occasionnés tantôt par l'article qui précède & tantôt par le pronom; et il y a des cas où l'article fait changer une lettre muette sans faire changer une autre. Le pronom en fait autant à l'égard de certaines lettres; et ce qui prouve que ces changements ne dépendent pas uniquement de l'*A*, c'est qu'ils se font différemment, lorsqu'ils sont occasionnés par le pronom *Ma* ou *Ma*, *Pa* ou *Da*, quoique l'un et l'autre soit également terminé par la même voyelle; donc l'*A* ne fait pas toujours changer les lettres muettes qui le suivent immédiatement; & lorsque ces changements ont lieu ils ne s'opèrent pas de la même façon après les mots terminés par un *A* c'est ce qu'il est aisé de démontrer par des exemples. on dira bien *Ma* ou *Ma* *Chalon*, mon *Coeur*; *Ma* ou *Ma* *Chi*, Mon *Chien*, comme D. S. l'a marqué; mais si l'agissoit de dire *Mon* *Coeur*, *Mon* *Chien*, il faudroit dire *Pa* ou *Da* *Galon*; *Pa* ou *Da* *Chi*, ou l'on remarque que le changement, qui dans le premier cas se faisoit en *Ch* ou aspiration forte, se fait en *G*. dans le second. L'exemple qu'il propose du changement du *S*. de *Ben* est très-fautif, car si on veut dire: *Ma* *Tête*, il faut prononcer *Ma* ou *Ma* *Phenn*; si c'est *Pa* *Tête*, on doit dire *Pa* ou *Da* *Ben*; mais on ne jamais dit *Ma* *Ben* ni *ma* *Ben*. Cela est contraire à l'usage, aussi bien qu'aux règles de la Grammaire qu'il faut nécessairement consulter,

pour déterminer les cas où ces changements doivent avoir lieu, et la manière de les exécuter dans les différentes rencontres. Ce que j'ai dit ici à l'égard de S'A doit s'appliquer de même à toutes les autres lettres qui, selon D. S. peuvent avoir quelque influence sur les Mutes, sans qu'il soit besoin de s'appesantir sur chacune des fautes de ce genre qui lui sont échappées.

## Æ.

Add.  
Et  
R.

D. S. ne réunit jamais ces deux lettres, cependant il eut été bon de le faire, puisque les habitants de Prég. ne font jamais qu'une syllabe de cette Diphthongue, et qu'on ne dise pas que c'est pour la commodité de ceux de Léon qu'on les a séparées, car quoique ceux-ci en fassent souvent deux syllabes, ce n'est jamais dans cet ordre là, puisqu'ils font toujours sonner S'Æ avant l'A dans ces occasions. il auroit suffi d'en avertir. V. E.

A. I. Diphthongue V. E.

## AU.

Add.  
Et  
R.

La Diphthongue Au est aussi monosyllabe en Prég., mais, quoiqu'en dise S. G., dans la plus grande partie du Léonois, on en fait souvent deux syllabes qu'on prononce Ao.

## B

Les fréquens changements de cette lettre font croire que les Bretons peuvent s'en passer, et qu'ils ne l'avoient point autrefois. ce n'est, à la bien prendre, que de s'adoucir, ou le S n'est que B renforcé, on dit Barw, Parw, farw et Varw, selon les différentes occurrences, et ainsi de plusieurs autres. C'est en plusieurs langues la même lettre avec quelques traits de plume qui les distinguent. Les Hébreux est un exemple, comme je l'ai déjà remarqué chez les Grecs, chez les Latins et

partout l'occident, B n'a de plus que P, que ce petit trait courbé inférieur. cette affinité et cette légère différence n'empêchent pas que les Lexicons n'aient beaucoup de Racines hébraïques, qui se ressemblent si bien en Lettres, et en Signification, qu'il y a grande apparence que dans la suite des temps d'une, on en a fait plusieurs. Exemple rakhab, signifie s'étendre, Rakhaph, s'étendre comme les oiseaux, qui étendent leurs ailes, pour courir leurs petits: et se dit même du vent, qui s'étendit sur les eaux, dès la création du monde. khaba, khapha, et khaba, Courir, Cacher, &c. Naphal, et Nabal, tomber. Grotius a observé le même changement parmi les Syriens. Syri, dit-il, sur S. Jean, Ch. 16. 4. 39. Sape mutans in B. se change, aussi bien que P, en F ou Y consonne; ce qui montre que ce n'est qu'une même lettre. Neus Ket a fara, ou Yara pour Bara; il n'y a pas de pain. Ar Yac, Le Bateau, pour Bae. En hébreu le Beth, dans lequel il n'y a pas un point, est une Y consonne. Les Grecs mettoient souvent B pour Y, ou pour le Digamma, qu'on faisoit sonner F. c'est ce que Grotius remarque sur le nom de David, écrit en Grec d'apid, dans l'Évangile: B. Aitera hic locum obtinet F. Siyappa, (Duplicate Gamma) quod jam scribi desierat. B. se perd en ses changements: car on dit Diaül, ou Diaöl, pour Diable de Diabolus. Päül ou Päöl, Pable, de Sabula. Stäöl de Stabulum. Nous avons aussi fait Parole, de Paraula, pour Parabola: et nos anciens disoient Paroler pour parler. Davies écrit toujours F pour B, M, P, adoucis dans la prononciation; surtout en son dialecte. Par exemple, il met Baeddu et Maeddu, Bättre; Balain et Malen, Chalybs, ferrum &c. et quand il se fait changement, c'est faeddu &c. dans la manière d'écrire. Les notres disent Bano, et Mano, une trüez.

Et c'est chez Davies Bausw, un pourceau. Dans le latin on trouve Stibium, pour le grec Σίβη. cette alternative de B ou M est fréquente en hébreu où l'on voit Genese, C. 29. 4. 20. qui est en jérémie, 4. 4. 29. ; ce qui feroit croire que c'étoient des racines différentes.

R. je conviens des fréquents changements du B et de l'affinité qu'il a avec les autres lettres dans lesquelles il se change, mais tous ces changements sont déterminés par des règles, ils ne peuvent se faire indifféremment ou au hasard, ainsi que je l'ai déjà remarqué. C'est donc une pure imagination de croire que les Bretons puissent se passer du B. cette lettre leur est aussi nécessaire que les autres pour caractériser dans l'occasion les inflexions diverses de la voix, et pour rendre la chose plus sensible, comment exprimeroit-on ces deux mots. Rochit Bara, Couper du Pain, sans se servir du B. il est évident que ce son seroit mal rendu si on lui substituoit toute autre lettre de même. Lorsque le mot qui précède le B exige son changement, il faut se garder d'employer le B à la place de S, ou du V, ou vice versa, de V à la place du B, et de S à la place de l'un ou de l'autre, c'est pourquoi nos Bretons diroient bien: Neus Ker a Yara, il ny a pas de pain, mais ils ne diroient pas: Neus Ker a Yara, quoique toutes ces façons de varier le B. de Bara paroissent égales à D. P.

C.

C n'est que le K des grecs, et de C des Romains. nos Bretons n'ont pas besoin de cette lettre, si ce n'est à la place du K: car pour C devant E. et I. ils ont assez de S, quand il s'agit de nos paroles françaises, que nous écrivons par Ce et Ci. Aussi n'ont-ils point de mots vraiment Bretons, qui aient ces deux syllabes prononcées à notre mode: j'ai expressément écrit par Ke et Ki, ce que les auteurs de ce pays écrivent par que et qui: Davies n'a point du tout de K,

Se Servant toujours de C devant les cinq voyelles, auxquelles  
il faut ajouter y, qui lui est d'un usage très fréquent, on  
peut donc retrancher cette Lettre de l'Alphabet, et se  
Servir partout en sa place du K devant toutes les voyelles,  
comme ailleurs. Gossius a remarqué en son livre des Défauts  
du langage, que C, G, et K étoient souvent confondus. Les  
Bretons font plus: car ces trois Lettres, qui n'en sont qu'une  
en leur bouche, deviennent une aspiration rude, et ils l'adou-  
cissent si bien, qu'elle dis paroît quelquefois. Surtout entre des  
voyelles. Exemple Bêlec, ou Bêleg ou Bêlek, Prêtre, plus  
Bêlechien et Bêlêhien, et Bêleïin: et ce Bêlec lui-même est  
pour Belchec. Chez les hébreux Caph se change  
pareillement en *hheth*, qui est leur plus forte  
aspiration: du moins ils ont *Kevel* ou *Chavel*,  
un Lien: et *hhavel*, une Corde et autres semblables.  
Les Espagnols écrivant les noms hébreux en caractères  
Romains, mettent une simple H, pour leur Caph, au milieu  
des mots. Casaubon parlant des Septante, dit: *quam*  
*Litteram Græci, ut alibi observamus, modo vertunt*  
*in X, aut K, modo aspernantur.* Selon que Græsius l'a  
observé, cette Lettre se perd aussi tout-à-fait: puisque de  
Les Septante ont fait *Abi Saïoi*, (en mach. 1. c. 7. v. 12.)  
je remarque avec Mr. Roussel, que les Bas-bretons, tout  
grossiers qu'on les croye, ont une délicatesse dans leur  
prononciation, qui ne paroît pas dans les autres langues:  
c'est que la force ou la douceur de certaines Lettres dépend  
de la chose, de l'action, et de la personne dont on parle, ou à qui  
l'on parle. Par exemple, on dit d'un homme *l'halon*, son cœur,  
et d'une fille, *l'ghalon*, ou *l'halon* d'un homme, *l'hat*, son pere,  
et d'une fille *l'zat* &c. De même des verbes, ils semblent  
adoucir leurs terminaisons, en considération du sexe féminin.  
En suspendant la dernière Lettre de la seconde personne féminine,

Et mettre à la seconde plus N, pour M; ce qui arrive aussi au pronom personnel

Ch, tel que nous le prononçons en françois en Chat, Cheval et chien, n'est en Breton qu'une S Sifflante, que Davies écrit par Ph, et dans quelques paroles qui lui sont venues de notre langue françoise, par S simple, ou Si, comme il écrit Siamb, pour Chambre &c.

R.

je conviens avec D. l. que la Lettre K pourrait servir partout à la place du C. devant toutes les voyelles, Et j'adopte son orthographe toutes les fois qu'il s'agit des Syllabes Ki et Ke, parce que si on écrivoit ci et Ce, comme Davies, des Lecteurs peu instruits pourroient les prononcer à la françoise et dire Si er se, mais je suis Davie de conserver le C toutes les fois qu'il ne peut pas induire en erreur, comme lorsqu'il se trouve placé devant les Lettres A, O, U. Et cette Lettre, quoiqu'en dise D. l., est nécessaire devant l' H, soit qu'il y ait une aspiration forte ou non. Dans le premier cas il suffira de l'indiquer par une apostrophe entre les deux, suivant l'usage CH, et je rectifierai en conséquence un des exemples cités par D. l. qui pour exprimer: Son cœur, parlant d'une fille, écrit l'ghalon, qu'il devoit écrire l ou he l'halon. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a point d'aspiration forte, comme dans Chacat ou Chocat, Mâcher, Chot, La joue; Chilpat, aboyer comme les petits chiens, &c. où l'on prononce comme en fr. Cha, Cho, Chi, il est visible que ce son seroit mal rendu si on substituoit au C, un K, une S Sifflante ou quelqueune des autres Lettres. Les Bas-Bretons ont dans leur prononciation beaucoup plus de délicatesse qu'on ne se l'imagine; j'en tombe d'accord avec D. l. et M. Roussel. Les Aspirations fortes ou gutturales paroissent dures à l'oreille des personnes qui n'y sont pas accoutumées, cependant les changements que subissent les mutes les rendent beaucoup moins fréquentes qu'elles ne le seroient naturellement sans cela. Leur attention à éviter la collision désagréable de deux sons rudes fait qu'ils adoucissent ordinairement l'un des deux, au moins, en quelquefois.



tous les deux, ce qui se remarque particulièrement dans les composés, où les mates sont assujetties comme ailleurs aux mêmes règles, où les aspirations fortes deviennent quelquefois insensibles, & où certaines lettres disparaissent quelquefois par adoucissement, tandis que quelque autrefois on y insère d'autres lettres ou même une aspiration forte pour éviter d'hiatus tels sont les véritables motifs de la plus part de ces changements ou de la variété des inflexions, & ce que D. S. ajoute ici que la force ou la douceur de certaines lettres dépend de la chose, de l'action et de la personne dont on parle ne me parait pas tout-à-fait exact. il est vrai que de Pronom possessif *le* ou *he* dont on se sert tant pour le Masc. que pour le fem. pour exprimer son, sa, ses, à la singulière propriété de faire connoître presque toujours, si l'objet dont on parle concerne le masculin ou le féminin, quoiqu'on se serve du même mot pour l'un et pour l'autre, ce qui vient de ce que dans ces cas différents, il agit différemment sur presque toutes les lettres initiales des noms qui s'y rapportent, lorsque ces noms commencent par une consonne et surtout par une consonne mate, & la force, la dureté ou l'adoucissement de la prononciation ne dépendent pas seulement de la personne dont il s'agit, mais encore du concours de la lettre initiale du mot suivant, en sorte que l'expression parait tantôt plus douce en faveur du masculin et plus dure pour le féminin, et tantôt c'est le contraire. Les exemples proposés par D. S. en serviroient de preuves au besoin. Le mot *Calon* signifie *Coeur*, et pour dire *son Coeur*, parlant du Coeur d'un homme, de *C* se change en *G*. *he Galon*; s'il s'agit du Coeur d'une fille, de *C* se change en aspiration forte, et l'on dira *he Chalon*, expression plus rude que celle dont on fait usage en parlant du Coeur de l'homme. *Pat* signifie *Père*, et pour dire *son Père*, s'il s'agit du père d'un homme, de *P* se change en *D*; *he Dat*, et s'il s'agit du père d'une fille, de *P* se change en *Z* et l'on dira *he Zat*, expression plus douce que celle dont on s'est servi en parlant du père de l'homme: pour ce qui est des verbes, je n'y ai jamais apperçu les prétendus adoucissements mentionnés par D. S. en considération du sexe féminin, il indique la seconde personne.

féminine, et je ne vois pas la moindre distinction à cet égard dans aucun temps ni dans aucune conjugaison; la seule différence que j'y trouve n'a des rapport qu'à la troisième personne du Singulier, où on se sert selon l'occurrence des Pronoms qui sont propres à l'un ou à l'autre genre, car au pl. Les pronoms de la troisième personne sont les mêmes pour le masculin et pour le féminin, et l'on peut en dire autant des pronoms des deux premières personnes, tant du Sing. que du pl. qui sont également communs à l'homme et à la femme.

D. n'est que D. plus léger: et il retourne quelquefois à son premier état, car on dit *or-tout*, pour *or-dout*, en venant. *or-tibri* (pour *or-dibri*) en mangeant. *oh-torn*, pour *oh-dorn*, votre main il se change ordinairement en *z*. *Dizorn*, manchot, qui manque de main, pour *Didorn*. *Dizraëna*, pour *Didraëna*, défricher, arracher ou couper les ronces (ou les épines. ôter les arrêtes.) Grotius dit (ad Cap. 32. job.) *Sitera autem* et *Sunt affines*, facileque inter se commutantur.

Mais voici un autre changement peu usité dans les autres langues. C'est de *D* en *N* après une autre *N*. Par exemple, *An-Nor* pour *An-dor*, la porte. *An-Naou*, pour *an-dau*, les deux. Ce changement n'arrive pas à tous les mots qui commencent par *D*, mais à ceux qui ne peuvent causer d'équivoque, lesquels sont en petit nombre: et quoiqu'il se fasse aussi dans le breton d'Angleterre, Davies ne parait pas y avoir fait attention; Car contre sa coutume d'être exact à l'orthographe, il écrit néanmoins *An-Nysg* pour *An-dysg*, suivant la prononciation. *ab An et Dysgu*, *Docera et Discera*. *An-Nysg gymmod*, *Discordia*. *Ab an, Dys, et Cymmod*: et plusieurs autres. on voit quelque chose de semblable dans quelques autres langues. En Latin *Grunnio* de *Grundio*, comme les anciens l'écrivoient. on remarque que *Cacilius* a écrit *Grundibat* pour *Grumibat*. Nous prononçons *Bourgogne* pour *Bourgonie*, de *Burgundia*; *Gironne* de *Gerunda*. *Prenez* pour *Prender*, de *Rahendere*. *Vilaine* pour *Vincaine*, de *Vindana*, Rivière qui passe par Rennes. *l'œnon* de *stille* est fait de *Rendones* pour *Rhedones*.

R

Le D et le S se changent mutuellement Selon les Regles  
des mutes; il y a aussi des cas ou ces deux Lettres se  
changent en Z, mais hors de là elles conservent ou  
reprennent le son qui est propre à chacune d'elles.

mais voici, Selon la remarque de D. P., un changement  
peu usité dans les autres Langues, et cependant il termine  
cet article en observant qu'on voit quelque chose de semblable  
autres Langues, et en apporte plusieurs exemples. il s'agit du  
Changement du D en N, après une autre N. par exemple:  
An Nor pour An Dor, la Porte. on ne sauroit disconvenir  
du fait pour ce qui est du mot Dor, mais bien loin d'y trouver  
une Règle générale, je n'y vois au contraire qu'une Exception à  
la règle je n'ignore pas que le D. G. a pris la licence de l'élendre  
à quelques autres mots. L'usage abusif qu'il en a fait dans son  
Dictionnaire ne doit pas être imité. je soutiens que An Nor pour  
An Dor est le seul exemple qu'on trouve en Léon du prétendu  
Changement dans il s'agit ici, et l'on y riroit au nez de  
quiconque s'aviseroit de prononcer An Nour ou An Nion  
à la place de An Dour ou An Dion, les deux; et comme cet  
exemple est unique dans son genre, relativement aux Léonois,  
je soupçonne que le nom primitif de la Porte étoit Or, que  
l'erreur provient de ce que dans la prononciation, la  
dernière Lettre de l'article qui est toujours Ann, devant  
une voyelle, se lie facilement à cette même voyelle, en sorte  
qu'elle paroît faire partie du mot qui suit immédiatement  
l'article, tellement qu'on aura pu croire que Ann-Or et  
An-Nor étoient la même chose. D. P. Sur la Lettre N  
et ailleurs fournit plusieurs exemples de méprises  
semblables, et si ma conjecture est aussi bien fondée que  
je me le persuade, il en résultera que le prétendu change-  
ment du D en N, est purement imaginaire; et que c'est  
une faute d'écrire An-Nor, pour Ann-Or. Ce primitif  
Or pourroit bien être la Racine du latin Os, oris, la bouche,

qui est comme la porte du corps. Le S. & a reconnu que porte s'exprimoit par or aussibien que par dor, puisqu'il met Sun et l'autre; Dor, pl. Doryou. or, pl. oryou il en est de même de son dérivé Dorikell ou Ôrikell, petite porte, porte brisée ou Contre-porte, qu'il écrit Dorigel, pl. Dorigellou; Origell pl. Origellou &c. V. Porte et Batant de Porte. D. b. a reconnu également qu'on disoit or et ôrikell, c'est ce qu'on voit sur ce dernier mot. il prétend, il est vrai, qu'on en a supprimé le D; mais je crois au contraire qu'on s'y a ajouté en effet. Si le D avoit été dès l'origine une partie intégrante de ce mot, Rien n'eût empêché qu'on ne le prononçât après l'article An, comme on le prononce dans tous les autres mots qui ont la même initiale, et puisqu'on dit An Donger, l'aversion ou la Répugnance; An Douar, La Terre; An Douar, L'eau &c. &c., on auroit dit également An Dor, La Porte; et comme on ne le dit pas, j'en conclus que le D n'en fit jamais une partie essentielle, c'est donc une illusion de s'imaginer que le D se change en N, parce qu'on aura pris Ann-or pour Ann-Nor; mais on peut être sûr que le D ne se change jamais qu'en P ou en Z, après avoir refusé d'Erreux où l'on est tombé à l'égard du mot or, je vais faire voir ce qui a pu y donner lieu. L'Addition de la lettre D se fait nécessairement en certaines occurrences, et cette addition est sûrement très-ancienne, puisque plusieurs langues de l'Europe ont adopté le même mot, à quelque altération près, et qu'en l'empruntant du Celtique, elles l'ont conservé avec le D, ou le P, qui s'y trouvoient souvent annexés. Cette addition est quelquefois indispensable, et cela pour deux raisons; La première pour éviter l'hiatus; La seconde, infiniment plus importante, pour éviter l'équivoque qui résulteroit inmanquablement de la Rencontre du primitif or, avec le pronom possessif o, ou ho,

qui signifie tout à la fois *Voire* et *Vos*, *Seur* et *Leurs*.  
 en sorte que si l'on étoit restreint au simple primitif,  
 sans aucune addition, on seroit réduit à dire *O* *ör*  
 pour exprimer *voire porte*, et à se servir encore des  
 mêmes termes pour désigner *seur porte*; au lieu que  
 le double inconvénient de l'hiatus et de l'équivoque  
 disparaît au moyen de l'insertion d'une lettre entre les  
 deux voyelles; cette lettre devoit être une consonne,  
 afin d'éviter l'hiatus: et ce devoit être une consonne  
 muette, qui tout en subissant les changements prescrits par  
 les loix constantes de la grammaire, pût fixer et faire  
 connoître d'une manière évidente le sens du pronom  
 qui précède. L'insertion du *D*, n'est donc pas une affaire  
 de caprice, c'est un choix mûrement réfléchi, profondément  
 combiné. La Rencontre du pronom *L* ou *he* devant *ör* pourroit  
 causer encore de nouveaux embarras, car ce pronom signifie  
 tout à la fois *son*, *sa*, *ses*, et de plus non-obstant sa  
 simplicité, il doit désigner ordinairement si la chose  
 possédée appartient à un masculin ou à un féminin: sans  
 recourir à de nouveaux moyens, l'insertion du même *D*  
 suffit pour remédier encore à tous ces inconvénients et  
 pour remplir toutes les conditions exigées; c'est ce que je  
 vais démontrer par des exemples. S'agit-il simplement de  
 la porte, je me contenterai de dire *Ann-ör*; s'il étoit  
 question de *seur porte*, il faudroit dire *Ö-Dör*. j'en ai  
 fait connoître les raisons plus haut: elles sont palpables.  
 Si je veux dire *voire porte*, je dois varier ainsi mes  
 expressions: *Ö-För*, par la raison qu'en pareil cas, la  
 règle prescrit de changer le *D*, en *F*, qu'il s'agisse après  
 cela de la porte, je dirai *E-Dör*, si j'entends parler de  
 la porte d'une femme; *E-Zör*, si je parle de la porte  
 d'un homme, parce que la règle prescrit en cette occasion de changer

Le D en Z. au surplus on voit de semblables insertions de lettres dans toutes les langues connues. je doute qu'on puisse les justifier par des motifs plus solides. j'en ai démontré la nécessité, mais de ce que l'adjonction de la lettre D, au mot Or, étoit nécessaire en certains cas, on s'est imaginé à tort que le D. en faisoit partie, et de cette erreur on est tombé dans une autre, en supposant contre toute raison que le D. pouvoit se changer en N.

<sup>E.</sup>  
E. Est souvent pour Aë Diphthongue, comme en Maïen, que la plupart prononcent Mien, et en Léon Mean, ce que ceux-ci font partout où se trouve Aë Diphthongue. autrefois on écrivoit Caës pour Kër: et d'asies l'écrivit aussi Caës. E se change en I. Escob, Evêque, pluriel Eskob et Eskibien. Mab, fils, pl. Mibi et Mibien &c. Le changement est assez ordinaire aux Latins; Princeps, principis; Viber, Vibicis. Lego, Colligo, Diligo, Uigo, &c. D'asies écrit assez souvent par Y, ce que les nôtres prononcent par E. Et il fait cette observation sur le mot Dyn, homo. Armoricanè Den. Antiqui enim et Armoricani E. Scribebant pro Y. je crois que chez lui Y. vaut Ei Diphthongue. au reste la remarque souffre difficulté.

A E est souvent pour Aë Diphthongue, comme en Maïen, que la plupart prononcent Mien, et en Léon Mean, ce que ceux-ci font partout où se trouve Aë Diphthongue: cela est très vrai, mais le son de s'è simple différant essentiellement de la Diphthongue Aë, il vaudroit mieux réunir ces deux lettres au moyen de la double lettre Eë, pourvu que dans l'avant-propos, on prit la précaution d'avertir qu'en Léon on en fait toujours deux syllabes et que le son de s'è se fait sentir avant celui de s'a, comme s'il y avoit Ea, ce que j'ai

déjà observé plus haut, au lieu que si on s'obstine à les séparer, il faudra bien répéter à chaque rencontre que ces deux lettres forment une diphthongue, qui ne vaut en Brequet &c. qu'un monosyll. qu'on prononce de telle façon, mais qu'on en fait deux syll. en Lion, qu'on y prononce de telle autre manière. à propos de l'observation de Davies sur le mot Dyn, homo, où il remarque que les anciens & les Armoricains mettoient E, pour Y. D. L. croit que chez cet auteur Y vaut E diphthongue, et que sa remarque souffre difficulté: il y a apparence que D. L. n'a pas tout-à-fait tort; mais puis qu'il s'agit ici de diphthongue, je remarquerai aussi que tous nos écrivains sans exception, se contentent de représenter par E la diphthongue Ai, qui qu'en Lion, en Brequet, et partout elle se prononce constamment Ai, comme on la prononce en français dans les mots Aide, Aigre, Airain: Cette diphthongue frappe souvent l'oreille dans la prononciation de certains mots, et surtout dans un grand nombre de ceux qui indiquent quelque art, métier ou profession; Et cependant l'écriture n'en tient, pour bien dire aucun compte. En voici quelques exemples. ils écrivent Barrières, Boulangerie, et Barrières; Boulangerie ou la profession de faire ou de vendre du pain. Kigheres ou qygueres, Boucheres; et Kigherez ou qyguerez, la profession d'évêques, Peinturiers; et Livriers, l'art de teindre: on voit par ces exemples que la différence de S au Z est la seule qu'ils admettent entre la profession et celle qui l'exerce, c'est-à-dire, que la différence est à peu près nulle; au lieu qu'on les distingueroit facilement, et qu'on représenteroit le son de la voix, si l'on écrivoit Baraaires, Kighaires, Livaires, comme on prononce, lorsqu'il s'agit de la profession, on pourroit peut-être s'en rapprocher du moins en mettant a pour ai.

F. Davies assure que F Nullam incipit Radicem inere Britannicam. En effet il fait une classe particulière des mots qui commencent par f. Simple, lesquels sont en petit nombre, et dont la première lettre f. est pour B ou M. mais ceux qui ont ff sont censés vrais bretons. on pourroit dire que cette lettre se change seulement en V consonne, et encore mieux, qu'elle est la même lettre prononcée plus ou moins légèrement, ainsi on peut la supprimer. mais il y a une f qui n'est que dans l'écriture un peu ancienne, et dans les premiers livres imprimés, laquelle est pour M. finale, et n'a le son que d'un M suspendu, ou ne se fait point sentir à l'oreille, telle qu'en ces mots François Dain pour daim, Dou pour dom, quand on parle des moines de certains ordres. ainsi on écrivoit Gouâf, et on prononce. Gouân, hyser, hâf pour hân, l'Etâ, Cûf pour Cûn, Douz. Et ces mots doivent être terminés par M, qui se change en f. Les hébreux semblent avoir fait le même changement en fendre, d'iriser, &c. D'où viendroit, qui a entre autres cette signification, et dont la dernière lettre tient un peu de M, ainsi que des grammairiens le prétendent, sur quoi il y a quelque difficulté.

R. D. f. dit qu'on peut supprimer l'f, Et Davies assure qu'une f seule ne suffit pas au commencement d'un mot, puisqu'il en faut deux pour qu'il soit censé vrai breton. Dans cette extrémité, c'est le cas de dire: in medio stat virtus. En effet le premier de ces deux s'exalte me paroit trop généreux dans le sacrifice qu'il fait d'une lettre sans laquelle nous n'aurions ni fin,



Ni fonn, ni fur. Et le second paroît peut-être un peu trop exigeant. S'il falloit opter cependant entre ces deux alternatives, je me rangerois du parti de Davies qui offre plus de ressources; d'ailleurs il peut avoir raison pour son dialecte, quoiqu'un parti mitoyen conviendrait mieux au nôtre. c'est d'oreille qu'il faut consulter. il y a beaucoup de mots que Davies et D. S. finissent par une seule consonne et que je redouble à l'exemple du S. G. lorsque la prononciation exige qu'on appuie fortement. en général quand nous aurions deux ff au commencement des mots, je ne crois pas qu'elles fissent un effet très sensible dans la prononciation; cependant après un mûr examen, il m'a paru que l'on appuioit un peu plus fortement sur l'ff initial dans certains cas, quoiqu'on ne le fit pas dans d'autres, d'où j'ai conclu que les deux ff n'étoient pas radicales et que le redoublement ne se faisoit qu'à raison de la position à la suite de certains mots, tels que O, Signifiant votre et Vos; et E, Signifiant Son, Sa, Ses, lorsqu'il se rapporte à un féminin; mais il paroît que c'est uniquement pour faire distinguer le sens de ces pronoms dont le premier signifie aussi leur et leurs, et le second signifiant toujours Son, Sa, Ses, et dont la façon de prononcer le mot suivant indique ordinairement le genre auquel il se rapporte; en sorte que, dans ces deux cas seulement, on pourroit doubles l'ff initial, et se contenter d'une seule ff dans tous les autres cas; ainsi s'il s'agissoit de votre nez, on pourroit lire O ffi; et O ffi s'il s'agit de leur nez; E ffi, Son nez, s'il s'agit du nez d'une femme; E ffi, Son nez, s'il s'agit du nez d'un homme; c'est-à-dire que hors les deux cas que j'ai spécifiés, je ne mettrois jamais

qu'une seule *f*, au commencement du Mot, ce que je viens de dire ici relativement à *S* *f* initial, peut s'appliquer également aux autres consonnes non-mutes ou qui ne subissent pas de changements, telles que *L*, *N*, *R*, *S*, en effet lorsqu'elles sont initiales, on les traite de la même manière que *S* *f*, c'est-à-dire, qu'on appuie un peu plus fortement dessus, précisément dans les deux cas dont j'ai fait mention à l'égard de *S* *f*; en sorte qu'on pourroit les doubler aussi dans les mêmes cas seulement. Sauf à n'en employer qu'une dans tous les autres, et je remarque que dans les mots cités de Davies dans le Dictionnaire de D. B. il y en a beaucoup qui commencent par deux *S* je ne sais s'il a fait la même chose pour les trois autres lettres *N*, *R*, *S*. chez nos Ecrivains on ne trouve jamais de consonne redoublée au commencement des mots. Elles ne seroient bonnes que dans les deux cas particuliers que j'ai indiqués; et au lieu de redoubler les lettres dans ces deux cas, il suffiroit d'en mettre une avec un trait de convention pour marquer qu'il faut alors appuier un peu plus fortement. on pourroit se servir par exemple du trait suivant qui sert au même usage au dessus de *N* finale quand on se dispense de la redoubler, ainsi au lieu d'écrire *O* *ffri*, votre *Ner*, *O* *ffurner*, votre *Sagesse*. *E* *ffri*, *E* *ffurner* (parlant d'une femme) on pourroit écrire *O* *fri*, *O* *furner*, et ainsi de tous les mots qui commencent par quelque une des consonnes désignées ci-dessus, qu'on marquerait de la même manière pour les deux cas dont il s'agit seulement; et s'en tenir pour tout le reste à l'usage de l'initiale non doublée ni marquée.

La valeur de *S* *f* simple, ou double, au milieu ou à la fin des mots, n'est pas la même dans tous les dialectes;

je crois que la négligence des écrivains a contribué à la confusion, des uns écrivant et prononçant *f* ou *ff*, & à où les autres écrivent et prononcent *ff* ou *ff*. il est vrai que ces lettres ont beaucoup d'affinité; nous voyons même en *ff* plusieurs adjectifs dont *f* final, qui désigne le masculin, se change en *ff* pour former le féminin: *Massif*, *Positif*, *Résolutif*; *Massive*, *Positive*, *Résolutive*; pour le Breton ce qu'on peut faire de mieux, c'est de conserver l'orthographe de ceux pour qui l'on écrit, ainsi en Breton je ne mettrois jamais *f* ou *ff* au milieu des mots que lorsqu'ils conservent le son qui leur est propre, et par la même raison je n'en mettrois pas non plus à la fin des infinitifs réguliers terminés en *d* et en *i*, puisque nous ne les prononçons pas. En Breton et en Gouaf, la prononciation de ces *ff* qu'on prodiguait beaucoup autrefois dégénère en *N* sourde ou suspendue, comme l'appelle *D. P.* quant aux substantifs que l'on écrit *Gouaf*, *haif*, *Cuif*; *hyver*, *Eté*, *Doups*; cela pouvoit dépendre de la diversité des dialectes; car en Breton on devoit écrire *Gôhaif*, *haif*, *Cuif*, et je suis davis de conserver cette orthographe quoiqu'on n'y prononce pas au Sing. ce *f* final, qui répond à *f* des autres dialectes; mais il suffit qu'il serve à la formation des pl. et des dérivés. De *Gôhaif*, l'*hyver*, on fait le pl. *Gôhaifion*, les *hyvers*, et le Verbe *Gôhaif*, *hyverner*; De *haif*, l'*Eté*, on fait le pl. *Haifion*, les *Etés*, et le Verbe *haif*, *passer l'Eté*, *Estiver*; Et de *Cuif*, *Doups*, on fait *Cuifail*; Et l'on peut remarquer que le *f* final qu'on ne prononce pas au Sing. se prononce nécessairement au pl. à la formation des quels il contribue, et de même dans tous les dérivés de ces mots et autres semblables.

G. Cette lettre n'est autre que *C* plus léger ou une aspiration forte de *C*. Se change encore en aspiration douce, comme en Espagnol *Muher* pour *Mugher*, femme servie a remarqué.

que Amurca per C Scribitur et per G pronunciatur, ut  
 C. Gaius; Cn. Gneius. in I Georricorum des hébreux ont  
 pareillement confondu ces deux lettres, en écrivant  
 Et qui ont la même signification d'Enfermes.  
 et être fort, Se fortifier. et Se resserrer,  
 Se fermer: et ainsi de plusieurs autres dictiones.

Comme G devient assez souvent une aspiration douce  
 marquée par H, qui ne fait quelquefois qu'allonger la voyelle qui  
 précède, on a cru qu'en écrivant, on devoit mettre le Z après  
 cette voyelle; on en trouve un exemple dans le mot Daxrou  
 pour Daxrou, ou Daxrou, des Dames. En hébreu ghes  
 Et zar signifient un étranger; et sont faits de

G. Se perd en plusieurs rencontres, même au commencement  
 des mots. Gra, faire. Me a ra, je fais. il en est également du  
 V des hébreux, lequel serroit autrefois de G, chez les  
 Septante, au moins dans les noms propres, duquel Grotius  
 (ad 1<sup>o</sup> Reg. cap. 11. v. 1.) dit: Nam V interdum omittit, interdum  
 per y reddi solet. il fait cette note au sujet de ysoodia que les  
 Septante et Joseph écrivent de cette manière, quoiqu'il commence  
 par cette lettre. Ce sçavant interprète pouvoit en  
 dire autant de Gara, Gomorra, Segor, Phegor &c. mais ce  
 caractère hébreu ne sert à point le modèle sur lequel les  
 Grecs auroient formé leur Digamma; il n'y a pas trop de  
 différence entre V et F, qui vaut, suivant ce nom Digamma,  
 deux V, et de plus, B ou Y consonne et f; si bien que ce peut  
 être notre double W, qui devient quelquefois V simple, qui est  
 B adouci: voyons encore ce que dit Grotius à ce sujet. (Epist. 36  
 ad Gallos) Deinde literarum quae in veteris Graecorum Alphabeto  
 (ut in Syriaco, unde Graeci summo Cadmo auctore habent) sexta  
 est, et nunc quoque notam suam in numeris retinet, hanc vocant  
 Syriaco vocabulo grammatei nonnulli, ceteri Digamma  
 Aolicum: lam solabant soles preponere vocabulis à vocali

incipiantibus ita apud veteres & oles  $\Phi\epsilon\lambda\epsilon\gamma\alpha\nu$  pro  $\epsilon\iota\lambda\epsilon\gamma\alpha\nu$   
 legit Priscianus. Scaliger (lib. 1. de causis ling. Lat.) en parle en  
 ces termes: f, Ph, et  $\Psi$ , cum es consonans, tres Sonos, Saum  
 quaeque edunt: Sed ita ut congeneres intelligas, et non unum  
 Ac Digamma quidem & olicum, quod nostrum est  $\Psi$ , ab ipsa  
 & differre palam est. & oles enim qui haberent  $\Phi$ , etiam  
 Digamma quaevis: Voilà donc cette lettre avec la valeur  
 d' $\Psi$  consonne, laquelle représente un double  $\Psi$ , et se  
 placeroit devant les voyelles fortement aspirées: ce qui  
 convient à notre  $\Psi$ , dont j'ai déjà dit un mot, et en dirai  
 davantage en son rang.

Nos bas-bretons ont un autre  $\Psi$ , qui n'est pas connu à  
 ceux de la grande-bretagne, qui devant E et I voyelles ne  
 vaut que notre J Consonne, qui est d'égale valeur à notre  
 $\Psi$  devant ces deux mêmes voyelles. Exemple Gilecam,  
 Boiteux, qui me paroît corrompu de Kil-cam, ou Ghilcam,  
 jambe tortue ou courbée. Et pour bien assurer le vrai  $\Psi$   
 breton, je sçai que Gh devant E et I on voit assez que  
 cette lettre n'est que C, auquel on ajoute ce petit crochet,  
 en quoi il est un peu différent du Romain  $\Psi$  qui a sa  
 distinction particulière. Et si on y prend bien garde  
 Le des hébreux n'est pas trop différent de  
 non plus que le  $\Psi$  ou  $\Psi$  des Grecs ne l'est de K.

R  $\Psi$ . Se perd quelquefois au commencement des  
 mots. mais alors même cela dépend des mots qui  
 précèdent; ainsi quoiqu'on dise: Me a ra, Pe a ra, hén  
 a ra, &c. je fais, tu fais, il fait, &c. Ne allan ket, Ne aller  
 ket, Ne all ket, &c. je ne peux pas, tu ne peux pas, il ne  
 peut pas &c. Le  $\Psi$  reparoit dans les mêmes mots dans ces  
 autres phrasés: Mar Grain, Mar Grez, Mar Gra, &c. Si je  
 fais, Si tu fais, Si il fait &c. Mar Gallain, Mar Galler, Mar

Gall, &c. Si j'çais, Si tu peus, Si l'peut, &c. Le G Se perd  
aussi quelquefois dans les Composés, comme dans  
DiWada, Saigner et perdre son sang, Composé de  
Gwad, sang, ou de Gwada, Saigner Daoulin, Deux  
Genoux, composé de Glin, Genoux &c. Et de même que  
Le C Se change Souvent en G, de même celui-ci Se  
change Souvent en C, quelquefois avec une aspiration  
forte, et d'autrefois sans aspiration. Exemples Glachar,  
Chagrin, bristlesse. O Clachar, votre bristlesse, votre chagrin;  
Et Chlachar, son Chagrin, parlant du Chagrin d'un homme.  
Godell, Roche ou Rochette. O Codell, votre Roche; O  
Godell, leur Roche; Et Chhodell, la Roche, parlant de la  
Roche d'un homme, Et Godell, la poche, parlant de celle  
d'une femme.

D. l. Dit que nos Bas-bretons ont un autre G, qui n'est  
pas connu à ceux de la Grande-bretagne, et qui devant  
E est voyelle ne vaut que notre J consonne &c. cette  
prétendue richesse vient de ce que les écrivains Bretons  
modernes ont eu des maîtres français, qui en recevant  
des lettres en ont alléré la valeur et corrompu l'inflexion  
qui leur étoit propre; et cette altération a causé de la  
variation et de la confusion dans l'écriture. Cela vient  
que nos auteurs modernes ont été obligés de substituer  
au C devant E est un K ou un Q, car dans l'origine  
de C avoit la même inflexion devant toutes les voyelles,  
au lieu que les ff lui ont donné de son de s's, en  
prononçant Ce et Ci, comme s'il y avoit Se et Si. Cette  
altération a encore produit un autre inconvénient, c'est  
que les Bretons accoutumés à prononcer ce C à la  
française, s'ont quelquefois introduit dans leur écriture  
à la place de s's, en quoi ils ont eu grand tort, parce  
que cela fait perdre les Ethymologies; c'est ainsi qu'ils  
ont écrit Cero, moutarde, au lieu d'écrire Sero. ou

peut en dire autant du G qui avoit aussi la même inflexion devant toutes les voyelles, et que les ff ont pareillement altérée devant E et I où ils lui donnent le Son du J, comme dans Génir, Religion, qu'ils prononcent comme S'il y avoit jénir, Religion; c'est ce qui a fait que nos Bretons, se sont vu forcés d'y ajouter une H, comme des P. S. Maunoir et G. ou encore mieux une h, comme D. S., afin de lui conserver son ancienne valeur et empêcher qu'on ne le prononçât comme un J. on ne peut que louer de cette précaution; mais par le même motif, et par la même raison d'Étymologie, ils auroient dû s'abstenir d'écrire par G, tout ce qui a évidemment le Son du j, et je pense qu'ils auroient mieux fait d'écrire jil-gam, (car c'est ainsi qu'on prononce) plutôt que Gitcam, ou Gilgam; au reste nous avons bien peu de mots Bretons qui commencent par les syllabes je et ji, mais elles se rencontrent souvent au milieu des mots, où nos auteurs, qui ont pris l'habitude de prononcer à la française, écrivent aussi je et gi, mais très mal à propos.

## H.

H n'est point une lettre proprement dite, n'étant ni voyelle ni consonne; mais seulement l'aspiration caractérisée. Les grammairiens qui se suivent tous sans examen, ont tous cru, après le premier, qu'H coupée donnoit la forme des deux esprits, sans faire attention que cette figure est le H hébreu mal entendu et mal formé; et ceux qui le prononcent Ket n'ont pas tout le tort, puisque c'est la plus forte des gutturales, aussi bien que le K, d'où vient que l'on a écrit Kymnus pour Hymnus, ainsi que nous le voyons dans la Diplomatique de D. Mabillon, sous le titre de Scriptura Romanâ Secunda etatis, p. 254. Le K n'est que notre H commune augmentée d'un trait élevé, qui en marque la force. M. Roussel n'admettoit dans le Breton écrit aucune aspiration marquée par H douce; et il avoit raison, puisque toute voyelle est aspirée elle-même, sans signe particulier dans l'écriture; en effet

nos Bretons n'en ont point, prononçant les noms après l'article. Sans cela par exemple Ouarn, fer, An ouarn, le fer. Si bien que l'on entend Ann ouarn, comme en fr. nous disons l'homme, pour le homme, l'heure pour la heures (et nous prononçons comme si on écrivoit l'omme, l'ure &c.) Les Latins, au rapport de Pecman, négligeoient l'aspiration en écrivant. veteres enim (dit-il, lib. de origin. ling. Lat.) teste quintiliano, interdum negligebant flatum iercus, oedus. et encore dans le même ouvrage verisimile est enim Latinos historicos falsos esse in litera H, et eam pro G inspexisse et legisse: vel etiam audita non satis discreuisse, cum fortis aspiratio H propinque domer litera G.

R

M. Roussel n'admettoit dans le Breton écrit aucune aspiration marquée par H. Douce il est vrai qu'en s'en nous marquons l'Aspiration forte par C'h et que nous n'aspirons pas les mots qui n'ont qu'une h simple; cependant je ne serois pas davis de la supprimer pour cela; puisqu'il y a des Cantons où elle s'aspire et qu'elle peut servir quelquefois à découvrir l'Étymologie. il y a même des Cantons où elle s'aspire dans certaines occasions, quoiqu'elle ne s'y aspire pas dans d'autres; et cela même lorsqu'il s'agit du même mot. Le Mot houarn, fer, cité par D. P. en peut servir d'exemple. Comme nous n'aspirons jamais en s'en les mots qui n'ont qu'une h simple nous n'y aspirons jamais le mot Houarn. En Breque même il ne s'aspire pas non plus après l'article Ann, à la bonne heure; mais il s'y trouve plusieurs Cantons où on l'aspire, lorsqu'il commence la phrase, sans être précédé de l'article Ann; à la rigueur même on pourroit dire qu'il y a au moins un cas où ces Mots qui commencent par une h simple s'aspirent aussi en l'ou, c'est après l'article D le pronom D, signifiant votre le Vos, et c'est pour cela qu'on y joint C qui est la marque de l'aspiration forte; mais cela n'est pas particulier à C'h, puisque dans le même cas, on fait la même chose devant toutes les voyelles. au reste C'h ne prend jamais chez nous le son du G. quoique cette dernière se change souvent en aspiration forte ou C'h. En général les aspirations paroissent assez du goût des Cornwallers, des Bretons et des Bretonnois qui substituent



Extrait Du 1.<sup>o</sup> Tome Du Traité Des Etudes ou De La Manière  
D'enseigner Et D'étudier les belles Lettres par M. Rollin  
De L'Etude de la Langue Latine, page 210.

Les anciens faisoient Sonnes fortement l'aspiration, surtout  
avant les voyelles, ce qui donnoit beaucoup de Grace et de force à  
la prononciation

me ne ihiacis occumbere campis  
Non potuisset, tuâque animam Ilanc effundere dextra?

1. Enéid. 101.

Si Bergama dextra  
Defensis possent, Etiam Itac defensa fuissent

2. Enéid. 291.

je fais le plus grand cas de cet excellent ouvrage de M. Rollin; j'ai  
une profonde vénération pour ses vertus; j'admire ses talents et son  
Erudition; mais sans manquer au respect que je dois au mérite de cet  
habile homme, je crois qu'il m'est permis d'être d'un avis différent du  
sien sur l'aspiration qu'il prétend que les Latins faisoient Sonnes  
fortement; je suis au contraire très-persuadé qu'ils l'admettoient fort-  
rarement, surtout en vers; il me semble même que les exemples qu'il  
cite sont beaucoup plus favorables à mon opinion qu'à la sienne en  
effet, indépendamment des raisons que j'en ai apportées dans mes Remarques  
sur le Traité de la valeur et du Changement des Lettres, page XXIV et suiv.,  
tous les auteurs s'accordent à reconnoître l'H aspirée pour une véritable  
Consonne; c'est encore un principe assez qu'une voyelle peut et doit  
élider la voyelle qui la précède, ce qui a fait dire à Boileau  
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,  
ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée

L'art Poétique Chant 1.<sup>o</sup> p. 205.

Les Poètes Latins observoient la même règle à l'égard des voyelles;  
et de plus ils élidoient encore la syllabe qui se terminoit par une M,  
lorsque le mot suivant avoit une voyelle pour initiale. Or dans les  
deux exemples cités par M. Rollin, il est évident que si les H étoient  
aspirés fortement, ce seroient de vraies consonnes, devant lesquelles  
les syllabes au ne pouvant s'élider, il s'ensuivroit que les vers  
seroient trop longs; au lieu que leur mesure se trouve exacte pour

qu'on reconnoisse que ces H ne sont point aspirées, Vou je conclus que l'intention du Poëte n'étoit point qu'on les aspirât. j'ai toujours pensé que les Lat. aspiraient fort rarement les mots qui commencent par une H, comme on en peut juger par la plupart des vers ou de tels mots se rencontrent, car outre que l'Élision ne pourroit avoir lieu, comme je viens de le faire voir, il en résulteroit encore un autre inconvénient, c'est que les Syllabes communes qui deviennent longues ou brèves par la place qu'elles occupent, selon que le mot suivant commence par une voyelle ou par une consonne, seroit toujours longues nécessairement si le mot qu'elles précèdent commençoit par une H aspirée. on auroit donc grand tort, selon moi, d'aspirer ~~toutes~~ les H. Des vers suivants:

qui deinde Secutus

Ledaam Hermionem, Lacedamoniosque Hymeneas,  
me famulam, famuloque Heleno transmisit Habendam.

Virg. Anaid. lib. 5. p. 726.

il est certain que le vers seroit trop long si une seule de ces H étoit aspirée. L'aspiration très rare chez les Latins est très familière aux Bretons et aux Allemands. n'est pas inconnue aux Français quoiqu'elle soit moins fréquente chez ces derniers. l'oreille suffit pour distinguer les endroits où elle est nécessaire:

Franquille, cher Pityre, à l'ombre de ce Hêtre  
Gresset. Eglogue 1. de Virg. vers 1. p. 27 de la 2. partie.  
on peut être Héros sans ravager la terre.  
Boileau. Epitre 1. au Roi p. 132.  
L'auroient serré ma Haire avec ma discipline  
Molière. Coméd. de l'impôt. Sc. 2. du 3. acte. p. 68.

on voit qu'on ne peut se dispenser d'aspirer ces H, sans quoi ces vers seroient désagréables et trop courts en élidant les voyelles qui les précèdent. c'est tout le contraire à l'égard de ceux qui suivent: La voilà donc, Giro, cette Hydre épouvantable,  
que m'a fait voir un songe, Hélas! trop véritable.  
Boileau. de Voltaire. Chant 6. p. 271.

il est visible que ces vers seroient trop longs et tout à fait defectueux si l'on faisoit d'y aspirer les H. Et je pense qu'il en est de même des vers Latins que M. Rollin nous cite pour exemples d'aspirations.

quinquaginta. etiam inmanis hiantibus hys.

partout une h, auz Des Léonois; du moins les Vennetois  
 le font très-souvent, comme s'ils avoient le z en honneur. Les  
 Allemands ont aussi beaucoup d'aspirations. Les francs en ont  
 pareillement, mais on peut dire qu'ils n'ont aucun signe  
 Caractéristique qui serve à les distinguer, puis que d'une seule de  
 mots qu'ils commencent par h, les uns s'aspirent, comme hareng,  
 hanneton, harre, les autres ne s'aspirent point, tels sont herbe,  
 homme, histoire, ils en ont même où ils aspirent quelquefois  
 s'h, et d'autres fois ils ne s'y aspirent point, tel est le nom  
 propre henri; en effet M<sup>lle</sup> De Rohan a dit en vers, sans  
 en être blâmée:

qu'il faut-il que Henri &

Et Montmaur a fort bien dit aussi:

on ne parle point d'henri quatre;

on ne parle que du cheval

tel est encore le nom propre Hongrie, puisqu'on dit tous les  
 jours la Hongrie avec une aspiration forte, et de l'eau de la  
 Reine d'hongrie, sans aspiration.

il est aisé de conjecturer que les Romains n'aimoient pas  
 beaucoup l'aspiration, puis qu'ils supprimoient si souvent s'h  
 qui sert ordinairement à la désigner; en effet outre les exemples  
 cités par D. L. d'après Beeman, on pourroit en fournir encore  
 plusieurs autres, comme Nil, Nilo, pour Nihil, Nichilo, Nemens  
 pour Vehemens; Rendo pour Rhenendo, comme l'a observé Lambin  
 dans son Commentaire sur la 5. satire du 1. liv. d'Horace p. 1. 5. La  
 structure des vers latins me fait croire même qu'ils n'avoient pas  
 d'aspiration proprement dite, et que s'h n'ajoutoit rien à la valeur  
 de la voyelle suivante; puis que toute syllabe commune devoit  
 brève devant elle; que toute syllabe terminée par une voyelle ou par  
 une m se mangeoit ou s'élidoit devant elle, sans quoi la mesure  
 du vers aût été trop longue; et de même que s'l et s'a des  
 articles se perdent devant une autre voyelle et  
 devant s'h muette ou non aspirée; de même je pense que les romains,  
 du moins dans leurs vers, ne prononcoient pas le son des syllabes  
 mangées ou élidées par la rencontre d'une h ou d'une autre voyelle  
 par exemple ce vers de Virgile repris en le Polyphème Lucid. l. 3. p. 778.

Monstrum horrendum, inorme, ingens cui humen ademptum  
 devoit paroître d'une longueur excessive, si on en prononcoit toutes

les syllabes, devoit, je m'imagine, s'écrire et se prononcer de la manière suivante, sans défigurer l'image que produisoient ces élisions nombreuses.

Monstr' horrend' inform' ingens cui lumen ademptum:  
La dernière E de compellere devoit de même disparaître dans cet autre vers du même auteur, Eclog. 2. p. 17.

hœdorumque gregem viridi Compeller' hibisco.

Cependant lorsque j'ai dit que les Romains n'aimoient pas les aspirations, j'ai voulu faire entendre qu'ils aspiroient rarement, mais je n'ai pas prétendu les priver entièrement de cette faculté; j'ai lieu de croire au contraire qu'ils aspiroient quelquefois, et même assez souvent pour allonger une syllabe qui auroit été brève sans cela. Virgile m'en fournit encore un exemple dans ces vers:

ille latus niveum molli fultus Hyacintho.

Seu mollis viola, seu languentis Hyacinthi.

Eclog. 6. p. 74

i Etant la plus déliée de toutes les voyelles ne souffre point d'autre changement que celui de devenir quelquefois, par corruption, consonne; l'exemple, Cleu: jar pour Cleu: ias, Serdrigg. mais souvent on change C, G. et K. en i. Voyez Chen C. j. 4. ma R. sur G. K.

v. c.  
et G.

Cette lettre est absolument nécessaire en cette langue, à moins qu'on ne veuille convenir de donner la même valeur au C devant E et i, que devant A, O, U. Davies l'a fait ainsi, n'usant jamais du K. il a même cru que c'en étoit de même en Breton armoricain, du moins au mot Cexo, qui se prononce Seso ou Ceso, S'énévé de S. Maunoir en a fait autant, se servant de qu au lieu de K, ce qui cause de l'équivoque et de la confusion à ceux qui veulent apprendre le Breton par les livres, ne distinguant pas qui, par exemple, de Ki; quies, Chienn, du Lot. quies, Repos, &c. la peine est plus grande en que pour Kwe, ou Chwe: car nos prédécesseurs n'avoient point l'usage de W.

Dans les mots qui au Sing. ont a, o, les quels voyelles se

changent au pl. en *l* et en *l*, on doit nécessairement écrire *k* devant ces deux voyelles: et là il devient moins pesant, et si adouci, qu'il ne se fait plus sentir, que comme une légère aspiration. Exemple *Cun* ou *Kun*, vallée, *Ar hyun*, la vallée, qui ne sonne que *Ar. yun*. Voyez ci devant en *H. Kymnus* pour *hymnus*.

*k* vaut donc cinq lettres, si on compte *H* pour une lettre, savoir *C, G, ex qu*; et cette dernière est la même que *C*, selon *Vossius*, qui dit (*lib. de vitis sermonis*) *Sextum et decimum in literis latinis locum vulgò Q sibi vindicat. est tamen eadem litera ac C. unde eò uti noluit Licinius Catvus. sanè olim sonus idem; et videmus in compositis promiscue sumi quâ de re abundè diximus lib. 1. de arte Gramm. Cap. 16. Là il fait la même observation: et à la fin de ce chapitre *Vossius* conclut: *his cum rationibus, tum autoritatibus Subnixus, status eripset, C, K et Q eandem esse essentialia literam.* Dans l'Alphabet hébreu, ce que *Vossius* n'a pas marqué, *P. quoph* tient la place que *Q* occupe dans celui des Latins, car *P* est le même, ou peu s'en faut, que *Q*. *Cephel* et *David Kimhi* nous apprend qu'elles sont *jusdem exitus*. on peut donc retrancher *Q* de plusieurs langues. aussi je ne le fais jamais servir non plus que *Deviat*.*

*R.* je pense, comme *D. S.* qu'il est nécessaire de faire usage du *k* devant *e* et *i* quand on veut représenter le son que cette consonne avoit autrefois, et j'en suis déjà contenu dans mes remarques sur *C* et sur *G*. j'adopte en conséquence de *k* dans ces occurrences; au moyen de quoi je supprime aussi, par les mêmes raisons *Seq* ou *qu* si fréquents chez les *S. S. Maurois* et *Grégoires*; mais je dois avertir ici que l'observation que l'observation que fait *D. S.* sur l'adoucissement du *k* devant *e* et *i* peut être bonne pour quelque dialecte particulier, et je sais qu'en quelques endroits, on prononce en effet *Ar yun*, comme il l'a marqué; mais bien loin que ce soit là une règle générale, nous changeons au contraire ce *k* en aspiration forte, dans toutes les occasions où le *C* l'exige aussi en effet le mot *Cun* ou *Kun*, que nous prononçons ici *Kun*, *Marais*, ou si l'on veut, *vallée maricagaise*, pl. *Kzunniu*, se change en *C'h* après l'article, et nous disons, *Ar C'heun*, *Ar C'heunniu* de même dans *Car, chat*, pl. *Kizier*, *Ar Char*, *Ar C'hizier*; *Le Chat*, *Les Chats*.

Davies ne commença aucun mot véritable Breton par une seule L; mais par Ll. il en donna la raison à la tête de son Dictionnaire en ces termes: Ll est L aspiratum, quale hispanorum Ll in vocibus quas mutuantes à latinis incipientibus à Cl. et Pl. us d'amer à Latino Clamare: Llorar à Latino Plorare. il n'a que huit mots commencés par L simple, Scavoir Lamp, Lampe; Lallwm, Laton; Lefain, du devain; Lefrai, Livrées, lesquels sont françois comme on devoit: et darwm, allarme, qui peut l'être: les autres sont aussi étrangers. Nos Bretons n'ont cette double Ll qu'au milieu et à la fin des dictions: ces premières sont ce que l'on appelle Ll mouillées, les finales ne le sont que s'axement. Exemple Kill, jambes, Killec, qui a de grandes jambes. Voyez Hlotaire et Hlovris dans le Glossaire ajouté à l'histoire de Bretagne par D. Alexis Sobineau.

Mais voici un changement particulier. C'est de L en N, ou plutôt la liberté de mettre l'une ou l'autre indifféremment au commencement de certains mots: car on dit également Nein-anti, et Sein-anti, se faite de la Maison, que Davies écrit seulement Nein, toit. Et dans les noms empruntés de ff, tels que Nignol, Nigneur, Nicol, Nidou de bête il y a des exemples de ce changement en plusieurs langues. En Latin Nuceria et Nuceria, ville dite en italien Lurara dans le Mantouan: En Espagnol Nivel, et en françois Niveau, du latin Nibella, et encore en ff Soutille, et en quelques provinces, parmi le vulgaire Nentille. En italien Gonfalon et Gonfanon, Alma pour Anna, d'Anima, jeronamo pour jeronimo. Voyez la lettre N ci-dessous.

R. Lorsqu'il a été question de la Double ff de Davies, j'ai dit en même temps ce que je pensois de la double Ll. toutes les circonstances sont les mêmes, ainsi voyez si il est possible que Davies ait emprunté des françois plusieurs des mots qu'il commence par une seule L; cependant il y en a quelques uns qui m'ont paru Celtiques d'origine; tel est par exemple Lefrai ou Lefrai, Livrée, qui peut venir de Lir, Couleur; en effet c'est par les couleurs qu'on distingue des livrées des Grands. Quant au changement de L en N, je conviens qu'il s'est

introduit au commencement de quelques mots. quelques écrivains ont mis par exemple Nein pour Sein, mais je crois aussi qu'on l'a fait d'abord par ignorance, ou en copiant les Sans mal-entendus des mots étrangers à la langue Bretonne.

cet usage se sera étendu ensuite à d'autres mots, mais l'abus ne fait pas une règle et je ne trouve pas indifférent de se Servir de S ou de N. Le B. ajoute une h aux mouillées. un signe tel qu'une apostrophe entre les deux <sup>me</sup> sembleroit plus commode. Kil, Puill.

M se trouve souvent dans les deux dialectes Bretons pour B, et au contraire je l'entends du Breton d'Angleterre et de l'Armoricain. Je n'en suis pas surpris. ces lettres ayant si grande affinité, que les Grecs, voulant prononcer, et même écrire B mettent M au devant. aussi dans les anciens manuscrits G. B. et M sont confondus, ainsi qu'il est dit ci devant en B. Davies écrit Bann et Mann, locus: et nos Bretons disent Mano et Bano, Moulvard et Boulevard, &c. on reconnoît pareillement cette indifférence en la langue sainte où nous voyons, outre ce que j'en ai cité en B, hhalab, Graisse, et hhalam,

S'engraisseur. Amama, en hébreu et Abana chez les Septante li Reg. C. 5. 4. 12. Et comme B et S sont la même lettre plus ou moins pesante, on voit en cette langue un nombre considérable de mots qui ne diffèrent entr'eux que de M à B. Les Grecs ont pareillement dit, ou du moins écrit segebir Tos, sepevir Tos et sequidos, àualos et à kalos, tendre, mou. Nous disons en français Bèvue pour Mèvue, mauvaise ou fautive. Mengler pour B engler. Dumer pour Duber. Bobèche pour Bomèche &c.

M se change en S. consonne, que Davies écrit S simple. Ma Mann, Ma Mann et Ma Mann, Ma Mere. Da Mont, Da Mont, pour aller. Ar Mab pour Ar Mab, le fils. il en est de même en hébreu, où nous lisons , rester, et , attendre &c. Grotius a remarqué, sur le chap. 7 de S. Marc, que q̄eu q̄ar est en dyriaque

Remuan. Or q̄ tient du Digamma, qui est f douce et 4. consonne et quoiqu'il ne paroisse pas là de changement d'M, je crois cependant qu'il y en a, en ce que Remuan est pour S hébreu Rimou ou Rimmoa, et q̄eu q̄ar pour q̄eu q̄ar, pure conjecture des

Grecs ne sont pas sans ce changement de la lettre M en F, puisqu'ils ont *μῆδος* et *φῆδος*, blanc. Les Latins disent *Merus* et *Venus*, à peu près au même sens: et ils ont fait *forma* du *Formos*, qui en changeant *u* en *f*, et *q* en *M*, et non par transposition des deux lettres *f* et *M*, ainsi que plusieurs Sçavants le prétendent. Caudeu a observé (en la Bretagne) le changement de la lettre M en V consonne ou *f*: en parlant des peuples nommés par les anciens *Demetae*, et par les Angl. *West-wales*, il dit: *Demetiaque nomine pro hoc tractu usi sunt, cum Gildas, tum Nennius, unde Dised Britanni incole, mutato pro lingua idiotismo M in f, hodie vocitant e: au Lijer de Darbyshire, et de la bonne Bierre qui s'y fait, il dit: Britanni antiquo verbo Kurwi, (Cervisiam) dixerunt, pro quo perperam Kurmi legitur apud Dioscoridam: Par ce changement de cette M en V consonne, on fait régulièrement Kurwi, d'où peut venir Kurwi, si ce n'est pas une faute d'écriture ou d'impression: Caermarden-shire lui donne occasion de remarquer que Caermarden, quod ipsi Britannii Caer-firshin, Stolemaus Mariunnum, Antonius Mariidunum dixit. Sur cela j'ai une difficulté. C'est que nos Bretons disent Ker. versin pour Caer. Martin, Villa Martini et Sans-Yersin, Saint Martin: et l'on peut écrire Xersin. Et Xersin sans s'écarter de la prononciation: ainsi je croirois que Caermarden seroit pour Caer. Martin, si ce Sçavant Angl. n'avoit pas cité deux anciens auteurs. au moins on voit en ce nom *firshin*, fait par les Bretons de *Mariidun*, des changements de M en *f*, de D en *sh* de: Davies a marqué un très-grand nombre de mots où *f* est mise pour M, desquels je rapporterai quelques. *Anfad*, pour *Anmad*, méchant, de *An*, particule privative, et de *Mad*, Bon. *Anfab*, orbus, de *Mab*, fils, de: enfin cette *f* se perd quelquefois, comme je l'ai remarqué en *Beaut*, et pareillement en *Bartale*, pour *Bartelaf* ou *Bartelem*, *Bartolomeus*. Nous devons reconnaître ce changement en notre langue françoise. Par exemple, nous avons fait *Ricart* du *lat. Ricus. martius*. Et *chico* a bien connu qu'on disoit aussi *Simard*. *faim-male* pour *faim-male de*.*

Chez nos Bretons, M prend quelquefois le son de N, soit au milieu des mots, soit à la fin: par exemple *Dom* est prononcé *Dôn* ou *Dôn*, privé, apprivoisé: *Doma*, *Donha*, apprivoiser. D'autres



Disent Doux, mais le moins altéré est Dova. Voyez l'article de S'cidant. Cela arrive souvent en franc. et presque toujours aux mots finis par M, tels que sont Daim, faim et même Dain, femelle de Daim.

R. L. M se change très souvent en V. et quelquefois en F. mais il faut que ce soit dans les occurrences et suivant les Règles prescrites pour les mutes, Car après le pronom possessif Ma ou Va, Mon, Ma, Mien, Mienn, un vrai Breton ne dirait jamais Ham, pour Mère, quoiqu'il le dise après Pa vada, Bon, Pa tien, tienn; il ne dira pas non plus Ar Vab pour Ar Mab, mais après le même pronom Da, il dira fort bien et doit dire en effet Da Vab, Bon fils.

## N.

N. Dans l'article prépositif An se change en N. An Pat, se Père; Ar Van, La Mère. Et aussi en A devant les noms qui commencent par S. Al Saer, le voleur, mais on ne peut tout-à-fait assurer lequel est le primitif, An ou Ar. N se met quelquefois pour L. Voyez l'article de cette lettre cidessous. N se double devant une voyelle. Ann-astel, devant Ann Amser, le temps. ce redoublement cause de la confusion en quelques dictions. Par exemple Normant se dit aussi Ormant; parceque l'on prononce Ann-Ormant et An Normant, se Normant. Si bien que ceux qui veulent parler fr. sans le bien sçavoir, disent les Ornements. on a ajouté semblablement à certains autres noms propres, N au commencement. tels que sont Nermouties pour Ernouties, Monasterium insula Hero. Nantuates, pour Antuates, que les Critiques prétendent être un même peuple: ce qui donne lieu de croire que ces noms avoient autrefois l'article Gaulois An, se, sa, ses. En hébreu, il y a pareillement des mots, qui commencent par ces deux lettres, étant cependant les mêmes, quant à la signification, tels que sont et Chambre, logement, appartement. Le premier de ces deux mots est probablement de

V. aussi  
ma R.  
sur D.

primitif et l'original: car il est fait de *ad*, qui veut le latin  
*ad*, et de *reposeu*, être en repos. en françois, du moins  
 au pays du Maine, le vulgaire dit Non fait, pour on fait;  
 Non dit, pour l'on dit; ce qui veut l'homme fait, l'homme dit;  
 Et cela confirme l'Étymologie de ces on, venu d'homo. nous  
 disons encore Sicorne d'unicornis, Bologne de Bononia,  
 Barcelone de Barcinone, Roussillon de Ruscino; Salerne de  
 Panorma; Jérusalem, chez les italiens, pour Jeronymo. Les Latins  
 ont dit *Sympha* (ou *Hympha*) au même sens. *Lebrixa* et *Nebrissa*,  
 nom d'une ville d'Espagne. Grotius sur le 4. 18. du Ch. 50. de Jérémie  
 nous avertit que *Sapè* apud Chaldaeos et *permutantur*.

N se change encore en D, au milieu de quelques paroles.  
 on dit et on écrit *Ench* et *Crech*, haut; *Inoum* et *Traoum*, Bas.  
 je ne puis dire laquelle des deux prononciations est la plus  
 ancienne; mais puisque Davies met toujours N, et mes manuscrits  
 pareillement, il y a grande apparence que cette lettre est la radicale.  
 Nous avons imité cette prononciation en Diaere, pour Diacone, de  
 Diaconus. Le P. D. Lobincau a marqué en son petit Glossaire déjà  
 cité *Accediaque*, pour *Archidiaque*; j'ajouterai que en Chaldéen  
 et ont la même Signification.

Q on a pu varier l'orthographe, suivant les différents Systèmes,  
 comme la prononciation varia, suivant les différents cantons, mais  
 je ne vois pas que l'N soit au nombre des lettres muettes; tout ce  
 que l'on peut dire, c'est que l'article prépositif est constamment *Ann*  
 devant toutes les voyelles, *An* devant les consonnes D, N, P,  
 AL devant L. et *Ar* devant tout le reste des consonnes. il seroit  
 inutile de rechercher quel est le primitif; je crois ces diverses  
 modifications de l'article aussi anciennes que la langue même.  
 on peut en dire autant de quelques prépositions qui se varient de  
 la même manière, selon les lettres qui commencent le mot  
 suivant, ainsi dans les mêmes circonstances, on dit *Enn*, *En*, *El*, ou  
*Er*, *Dans*; On dit pareillement *Keen*, *Ken*, *Kel* et *Ker*, aussi, autant  
 pour le nombre un, placé devant un substantif, on suit la même  
 règle et nous disons ici *Lunn*, *Lun*, *Lul* et *Lur*. dans d'autres cantons  
 on dit *ann*, *un*; *ul* et *ur*, et quelquefois *er*, à ce que prétendent nos

Lexicographes, mais en ce cas fort mal à propos, puis que le  
 signifie partout dans. toujours peut-on Remarquer que des  
 variations des finales, aussi bien que des initiales, sont assez  
 uniformes malgré la diversité des Dialectes. D. S. après avoir  
 parlé de l'addition de N à plusieurs mots cite encore plusieurs  
 exemples qui reviennent à ce qu'il avoit déjà dit sur L, où il  
 avoit observé qu'en plusieurs langues il se trouvoit des mots ou  
 s'N étoit remplacé par une L. quant au changement d'N en  
 R au milieu des mots, comme dans Cnech et Fraoun pour Crach  
 et Fraoun, il est possible que cet usage ait été apporté par quelqu'un  
 qui arrivoit de la Grande-Bretagne, puis que cet usage y subsistoit,  
 mais comme on prononce constamment Crach et Fraoun dans  
 ce païs-ci, on a renoncé à cette orthographe, qui n'auroit peut-être  
 jamais été généralement adoptée. L'accent circonflexe placé  
 sur l'N, indique qu'elle ne doit avoir alors qu'un son court,  
 et qu'il ne faut point appuyer fortement, par exemple Aman, ici,  
 ne doit pas se prononcer comme Aman, Beurre.

La voyelle O se change en E. To, Tei, Couris, pour Toi; Ro, Rei,  
 pour Roi, Donner. Sco, frapement, Skei, fraper. des Latins ont  
 fait Bene, de Bonus, pour Bone, comme Male de Malus. O se  
 change encore en la Diphthongue. Dori, ou Selon Davies, Daddi,  
 Bauri, être submergé. Mâl, selon le même Davies, Sauvage,  
 Meuli, Souer. O devient ui, en Guiri de Gor, Chaleur, inflammation,  
 ardeur. i prend la place d'O et d'E dans Eskibian, pl. d'Escob,  
 Evêque, dont le premier pl. est Eskib. Cet O se prononce souvent  
 pour W final. Carrw Sonne Caro, Corp. Maro pour Marw, mort.  
 Et devant B, M, P, il devient V consonne, par ce que ces trois lettres  
 prennent aussi ce son. Barw ou Baro, Barbe, Barw. selen, Barbe  
 jaune, blonde. et dans les mots empruntés des autres langues E  
 fait place à O. Olifant, pour Eléphant; De l'Ivoire. La Diphthongue  
 prend le son d'E, autre Diphthongue. Dan, agneau, Ein, des  
 agneaux.

R. Les Changements dont parle ici D. S. ne sont pas considérables. il  
 y en a même quelques uns qui ne sont que des différences de dialectes,  
 et les autres qui sont fixés depuis long temps se réduisent à certains

temps ou à certains nombres où ils sont invariables, sans jamais revenir, pour ces mêmes temps ou ces mêmes nombres, au son de la première lettre, quel que soit le mot qui précède, en sorte que l'O ne doit pas être confondue avec les autres voyelles, et les observations de D. S. ne portant que sur un petit nombre de mots, où l'on a substitué, pour de bonnes raisons, l'E qu'on voit dans les dérivés à l'O qui existe dans la Racine, doivent être considérées comme des exceptions particulières <sup>plustôt</sup> que comme des Règles générales.

Il eût été peut-être plus essentiel d'observer que l'O a chez nous deux sons différents; c'est que de S. G. a bien remarqué: En effet il y a plusieurs mots où elle se prononce comme en ff. et en Lat, mais il y en a aussi beaucoup d'autres, où elle produit un son plus obscur, comme si on la prononçoit d'une voix très-couverte; et puis qu'on ne se sert que d'une seule lettre pour représenter ces divers effets de la voix, il seroit au moins indispensable de les distinguer par quelque signe, tel qu'un accent circonflexe sur l'O obscur ou ouvert, comme on le fait pour l'n de la même espèce; ainsi j'écrirai C<sup>o</sup>z, vic<sup>o</sup>z; Mor La Mer, &c. qui ne se prononcent pas comme de ff. Cesse, ni comme Mort, Mors ou Mortuus.

P.

Nous avons vu ci-devant que P est la même lettre, mais plus forte et plus pesante que D, et qu'elle devient V. consonne sav. de Pen, tête, on fait Ven, ma Ven, ma tête on dit aussi Ma fen; et le ben, la tête Nous avons ces mêmes changements en ff, prononçant Savie, de Sapia; Rive de Ripa; Reception de Recipere.

P. devient M, ou ces deux lettres se mettent indifféremment l'une pour l'autre Nos gens disent Merell et Serell, corrompu, pourri, Sadrez, Kemmeni pour Compreni, du Latin Compono; Kemmeri de Comparo. Davies a quantité de ces mots, où se change effectivement en M, après une autre M. et les Lat. ont trouvé tant de proximité entre ces deux lettres, qu'ils sont obligés de changer M en M, lorsqu'il suit un l, ou un b. De plus il semble qu'ils aient formé d'une seule racine l'Alpare, de leur Palma: Malus et Palus, chez eux sont à peu près la même chose: autrement Malus seroit un Sommier,

qui n'est pas propre à faire un mât de navire, quand même il seroit travaillé, et pour lors il ne seroit plus arbre à pommes. Les orientaux ont connu ce changement, ainsi que j'ai montré. Sur M.

P Se change en O, U et W. Exemple du latin Capra, on fait ici Gaor, Gair, ou Gaur, Chèvre. De Sauper, Saor, d'où nous est venu Savre, par le même changement. Je mettrai ici quelques mots hébreux, qui souffrent le changement de P. en B, ou sont prononcés et écrits indifféremment par l'un ou par l'autre tiret, et emmener. et puiser, et ces quatre verbes ne sont pas trop différents. Remarque que les latins ont changé P. en B dans Publicus de Populus.

R Se P est une des lettres qu'on appelle mutes, parce qu'en effet elle se change souvent, tantôt en B et tantôt en F ou Ph, mais ces changements se font d'après des règles fixes. De Caprice seroit un mauvais Guide; et un Breton dira très bien Ma ou Ya fenn, ou plutôt Ma ou Ya P. henn, ma l'eta, et jamais Ma Yenz comme je l'ai déjà remarqué ailleurs. ce qui a pu induire D. P. en Erreur, c'est que le P se change souvent en B et ce dernier en F, mais ce n'est pas une raison pour que le P s'assujettisse à tous les mêmes changements. Perell se dit de ce qui est altéré, pourri, gâté ou corrompu, et Merell y a beaucoup de rapport, mais celui-ci étoit spécialement affecté à désigner un dépreux, tondre ou Morceau, comme on l'appelloit autrefois en P. ou ce nom breton avoit passé, mais ce seroit un grand abus de le servir indifféremment partout des lettres P. ou M. je ne crois pas non plus que chez nous le P se change en O en U ni en W. Les exemples que nous cite D. P. pour Gaur qu'il fait venir de Capra et Savur qu'il fait venir de Sauper ne prouvent rien selon moi, n'étant pas bien convaincu que ces mots bretons viennent du latin, plutôt que des mots Lat. du Bret. il remarque aussi que les Lat. ont changé P. en B dans Publicus, de Populus. en cela ils n'auroient fait que ramener le premier vers sa racine, car il est fort vraisemblable que du Celtique Pobl, ils ont fait d'abord Poblus d'où ils dérivent naturellement Publicus, qu'ils ont changé ensuite en Publicus. peut-être

que dans l'origine ils disoient indifféremment Poblus ou Poplus dont Populus est le diminutif, mais si l'adjectif étoit dérivé de ce dernier, ils auroient dit Populicus. Voyez Sep et Pobl.

R.

Cette Lettre que nos Grammaticiens nomme Canine, n'est pas fort aimée de nos Bretons, qui s'élisent et mettent souvent en sa place l'autre liquide L, principalement au milieu des Dictiones. Exemple Alars, pour Arars, du Latin Aratrum, Charrue: Rivoli, pour Rivoli, Rivière, Maison de Priens, Dal pour Dar, de Rare. Procureur, pour procureur, et même plocalent. Le caprice de l'usage me persuade que Kelch, Cercle, est pour Kerch; et que la raison pour laquelle on a fait ce changement, qui n'est pas si capricieux que les autres, est que l'on a voulu distinguer ce Kerch d'un autre tout semblable, qui signifie de l'Arène, Scaou Kerch, nom que l'on a pu lui donner à cause du Crible qui sert à la Crible, et donne aux bêtes, et ce vaisseau est composé d'un Cercle, ce qui est la synecdoche des G. on voit la même altération dans le Cycle des Bret. D'Angl. chez Davies qui écrit Ceirch, Arana des hébreux en font autant en et chaîne: nos Bretons inserent aussi R en quelques noms français. Scaou Sardin, Jardin &c. nous changeons pareillement R en L en Pélerin, pour Pélerin de Peregrinus. et L en R. en Apôtre pour Apôtre, que l'on disoit autrefois; Et en Arme, pour Arme, en italien, Alma, Arme. nous disons Chambellan pour Chamberlain et hablé pour havre. Les italiens ont fait Rivoli pour Rivoli, de Sibur. enfin il y a grande affinité entre les deux Lettres hébraïques et

R.

La Lettre R peut bien avoir été remplacée par les Bretons dans quelques mots de nouvelle création qui

Étoient étrangers à leur Langue et qu'ils auroient  
 assez mal entendus pour lui substituer. Les tels  
 sont Brioldi, Ploculeu, et Raal; mais ce dernier  
 n'est guères adopté que dans les villes où la  
 Langue est plus altérée, car ceux qui savent le  
 Breton disent Rouez qui signifie Rare. à l'égard  
 de la Charrue, quoiqu'on la nomme Alaxr dans  
 plusieurs Cantons et Araxr dans d'autres, je ne  
 puis adhérer à l'opinion de D. P. qui fait venir ce  
 mot du Latin, puis qu'il y a encore plus d'apparence  
 que le Latin Aratrum est venu de notre Verbe  
 Arat, travaillé à la Charrue, Laboureur de terre.  
 C'étoit le sentiment de D. P. Serron, qui prétend  
 avec assez de vraisemblance que le Celtique Ar  
 signifioit la terre, auquel cas ce mot Ar pourroit  
 bien être la Racine d'Arat, Aratrum, Alaxr ou  
 Araxr et de plusieurs autres mots qu'il a indiqués  
 dans son livre des antiquités de la Nation et de la  
 Langue des Celtes.

L'idée que Kelch Cercle est pour Kerch qui  
 signifie Arrière n'est pas moins Singulière. D. P. laisse  
 percevoir partout son Système favori qui est de ramener  
 le Celtique au Latin, quoiqu'il soit invinciblement démontré  
 que la Langue Celtique est beaucoup plus ancienne il tire  
 donc Kelch de Kerch pour lui faire ressembler à Circus  
 dont le Diminutif est Circulus, c'est ce qu'on peut voir au  
 mot Kelch, et de cette ressemblance il conclut que ces deux  
 mots pourroient bien être jumeaux. Pour appuyer cette  
 induction, il a soin d'avertir que les Bretons changent quelquefois.

R en L; mais il finit par avouer que la Racine lui est inconnue. Voilà donc deux jumeaux déclarés bâtarde. D. P. n'y pensoit sûrement pas, car P. l'y avoit bien songé il leur auroit donné la Langue Grecque pour Mère, et auroit trouvé de fort bonnes raisons pour faire venir Circus de Xipros, et le Cyclo de Davies, qui est notre Kelch de X'vdos, Sauf à sçavoir si le Celtique n'auroit pas réclamé la priorité sur le Grec, aussi bien que sur le Latin.

S.  
Les Bretons ont trois Sortes de S, l'une qui commence les paroles, et précède les Consonnes, telle que dans Saffar, Bruit, et dans le fr. Sonz; et dans Dissaffar, paisible; Dissi, apprendre &c. La seconde ne vaut que Z entre deux voyelles, et après l'article si elle commence le nom, comme en fr. et en Lat. Selon notre prononciation. La troisième S sifflante, qui est dite en Latin Anserina, laquelle répond par conséquent au des hébr, dont Victorin Bythner dit en sa Grammaire hébraïque que Sibilum anserum et serpentum refert. Baxter remarque qu'elle a un son aigu. Cette Lettre est diversifiée par nos Bretons. Les uns la faisant sonner comme Ch franc, les autres de même son que notre S Consonne, ou G devant E et I voyelles, d'autres la prononcent comme l'autre S: et les bouches délicates en font le Z, on dit par exemple, Chetu, Sclu, jetu & Zetu, Voici Chelaoui, Selaoui, & Zelaoui, l'ouler, Considérez Chergonerés, jargonerés, et Sergonerés, Sorciera, Chapechal, jenechal, et Senessal, Sénéchal, juge et ainsi de quantité d'autres. Nous disons pareillement en fr. Bigarret, Bigearre et Bizarre, le premier au sens physique et les deux autres au Moral; Chicot & Sicot; Chicorie & Sicorie; Chirurgien & Sirugien; Sifre & Sifre; jaliu du Lat. Salire Davies ne met point d'autre Ch, que dans la forte aspiration, et seulement dans les mots Bretons: car quand il écrit du fr. introduit en son langage, il représente ceux qui commencent chez nous par Ch franc, en cette manière:



Siambre, Camera, Siarad, Sermocinari, fabulari, Garrira (C'est  
notre Charade, mot nouveau, au moins pour moi) Siaradus,  
Loquax, Dicax, Siaradus, Sermocinator, Multiloquus. ces auteurs  
écriv. ordinairement par Th ce que nous marquons d'une S  
sifflante. Exemple Hent, Chemia et dans ses Explications de  
l'Alphabet, il nous avertit que Th est le  $\odot$  des G<sup>s</sup>, et le  $\text{H}$  des  
hebr, non daquessé, c'est à dire, sans point dedans. les autres  
font usage de ce Th, lorsqu'il est final au Singulier; car au  
pl<sup>l</sup> termine en ou, ils changent ce Th en Ch ou S sifflante. Ex.  
Hent, Chemia, pl. Henchou pour Hensiou. et ainsi de plusieurs  
autres noms, et même quelques verbes à l'infinif. mais  
cette S ou Ch ne seroit ce point le  $\text{V}$  Schiboleth des hebreux.  
Et comme cette lettre est double, y en ayant une sorte qui ne  
siffle point, on met souvent le  $\odot$  pour elle; ce qui doit  
embarrasser un Grammairien scrupuleux: car si cette  
derniere est sifflante, comment la distinguer du Schin, et  
la mettre pour Sin qui n'est pas telle?

R.

D. P. au lieu de nous dire que les Bretons ont trois sortes  
de S, auroit peut-être parlé plus exactement, s'il avoit dit que  
les Bretons ont différents sons que leurs écrivains, à l'imitation  
des G<sup>s</sup> représentent par une seule S. et dans le fait une seule  
nous suffiroit, si nos Grammairiens, qui se sont tous copiés  
servilement jusqu'ici, vouloient bien reconnaître que c'est une  
lettre muette qui se change souvent en Z, quoiqu'on ne l'ait  
jamais rangée dans cette classe. D. P. en a bien eu l'idée  
lorsqu'il a dit: la seconde ne vaut que Z entre deux voyelles,  
et après l'article, si elle commence le nom. C'en est donc plus  
qu'un Z, puis quelle ne vaut que cela, et puis que c'est la  
véritable valeur, pour quoi s'obstiner à l'écrire par une S? qu'est-ce  
qui empêche de l'écrire alors par un Z? je n'y vois pas le moindre  
inconvenient dans les noms ordinaires où elle se trouve entre  
deux voyelles; et même le prétexte de l'Éthymologie ne seroit

pas un motif suffisant pour s'en abstenir au commencement  
 du Nom après l'article où l'un des pronoms qui exigent ce  
 changement, non plus que dans les composés où cette lettre se  
 trouveroit placée entre deux voyelles. La seule objection  
 raisonnable qu'on pourroit faire contre cette orthographe c'est  
 que quelqu'un qui voudroit s'assurer du véritable sens d'un tel  
 mot le chercheroit vainement dans un dictionnaire sous la  
 lettre Z. cela est vrai; mais une fois averti que S'S se change  
 souvent en Z, il ne lui sera pas difficile de se retourner vers  
 cette autre lettre. En tous cas le moyen le plus sûr pour conduire  
 quelqu'un à la connoissance de la langue, c'est de lui en faciliter  
 la lecture et la prononciation, et l'on manquera toujours ce but  
 si on parle d'une façon, tandis qu'on écrit d'une autre; d'ailleurs  
 puisque les écrivains les plus exacts ne font pas difficulté d'écrire  
 Da Sara, ton Sain, quoique l'initiale soit un S; Da Senn, ta tête,  
 quoique l'initiale soit un S; Da Varch, ton Cheval, quoique l'initiale  
 soit une M; je ne crois pas qu'on doive hésiter à écrire Da Zach,  
 ton sac, Da Zée, ta Robe; puisque c'est ainsi qu'on les prononce  
 en cette occasion, quoique leur initiale soit une S et qu'on dise et  
 qu'on écrive Sach et Sée dans tous les cas qui n'exigent pas  
 de changement. D'après cela on sauroit par réduire des trois S  
 à une seule qui se prononce comme dans Saffar, bruit, et qui  
 se change souvent en Z, comme dans Diraffar, sans bruit; car  
 bien loin de redoubler S'S, il devoit l'adoucir en Z, eu égard à la  
 position entre deux voyelles. il n'y a donc pas de seconde S, puisque  
 la lettre à laquelle il donne improprement ce nom n'est réellement  
 qu'un Z. Et toutes les S qui peuvent commencer un mot breton  
 se rapportent à celle qu'il dit être de la première sorte; je viens de  
 faire voir qu'il n'y avoit pas de seconde puisque ce n'est plus qu'un Z.  
 Et Ch, sans apostrophe ou sans aspiration, qu'il appelle aussi  
 improprement Ch s, comme si l'inflexion marquée par ces  
 deux lettres réunies appartenoit exclusivement à la langue franc.  
 n'ont pas le son de S'S, et par conséquent nous pouvons nous  
 en tenir à une seule S, ou plutôt à une seule sorte de S, car il y a  
 bien des mots où elle est double, soit au milieu, soit à la fin  
 des mots, ou le P. G. a fait un changement aussi inutile que bizarre, en

Ditant qu'en lieu de S, nous nous serions de Z; mais par ce nous, il ne faut entendre que Sui.

S est à l'égard de D, S et Z, comme nous avons fait voir que P est à l'égard de B, M, et L & 4 consonnes: c'est-à-dire, que S est la principale de ces trois lettres, qui en sont l'adoucissement. Et quand j'y comprends S, c'est la sifflante. Exemple Menchou pour Menton ou Mension il en est presque de même dans l'Alphabet Hebreu. Nam (dit Grotius,) hebraeum declinat ad Sonum 18 6. Et encore frequens mutatio n in W. Syrii ut S pronuntiant, quod hodieque judaei faciunt. Et dans une de ses Epîtres ad Salmasium, Recte monent eruditi Syris Sape poni ubi in hebraeo est S. or ce Caractère est une S, qui approche du double Z. Nos bretons auroient besoin de deux caractères différents, pour distinguer ces deux S, dont l'un se change en l'autre non. C'est peut-être ce qu'a voulu marquer l'écrivain des Alphabets, où l'on voit S marqué d'un Daghés, ou point intérieur. Davies ne les distingue que par h, jointe à S. Les Allemands changeoient autrefois S en Z. Notat Goldastus (dit de S. Mabillon Sur la vie de S. Gall,) Sueconiam, hodie Zugium, vernaculè ides Zug appellatam, quod veteres Alamani S mutare amarent in Z; unde Turicinum, Zurich; Faberna, Zabern; Dura aq.ue Zurrach, erit genus Similia.

il est croyable que les Latins changeoient S en D, ce qui paroît par les mots Sudere, Sudor, &c. qui viennent de Putere, Putor, &c. on évite ce qui est honteux, comme ce qui est puant. En hebreu, avoir honte, est assez ressemblant à être puant. Voyez au ch. 13. des proverbes, v. 3. quelle affinité de Sage trouve, fait valoir entre la honte et la puanteur. Cet endroit n'est pas bien traduit en

notre Vulgate. Les mêmes latins sont quadrans de quatuor:  
 et si nous prononçons bien *lati* et *latior*, comme si celui-ci  
 étoit *lasiior*; ce qui se prouveroit par *lasius*, ils changeroient  
*T* en *SS*. ils changeroient autrefois *T* en *S*, de *Taco* en *Savo*.  
 à-propos de ce nom d'oiseau, il ne vient pas de *Tétrein*, par ce qu'il  
 étend ses ailes, ce que font tous les autres; mais ce seroit  
 plutôt pour l'extension de sa queue, en quoi il est singulier  
 et excelle: ce nom est naturellement le cri triste du *Saon*.  
 Remarquer, par occasion l'affinité qu'il y a entre ce nom  
*lat. Savo*, et le verbe *lavo*: et que le cri du *Saon* est un cri de  
 frayeur. Cela me fait penser que le franc *Sameu* et *Samoison*,  
 auroit pour origine ce même cri: et que *Saon* s'écrivoit  
 premièrement *Saom*: et que *Savo* est pour *Sameo*, où *M*  
 seroit devenue *V* Consonne, à la mode Bretonne.

*R* Le *T* et le *D* ont sûrement beaucoup d'affinité ensemble  
 l'une et l'autre sont des lettres mortes qui se remplacent  
 réciproquement dans les mêmes cas, selon les règles  
 invariables de la Grammaire, c'est-à-dire dans les cas où  
 ces règles prescrivent le changement, car elles ne  
 s'exigent pas toujours; et de plus l'une et l'autre de ces  
 lettres sont encore assujetties à se changer en *Z*, suivant  
 la position où elles se trouvent et l'influence des mots  
 qui précèdent; mais pour le changement en *S*, quelque  
 fréquent qu'il puisse être en Syriaque et en Hébreu, je ne le  
 connois pas parmi nous, malgré les efforts de *D. P.* pour  
 opérer un rapprochement entre ces langues et notre dialecte,  
 à la faveur de *Hensiou*, qu'il donne pour le pl. de *Hent*. Ce  
 pl. est régulièrement *Hentou*, mais nous disons *Henchou*  
 par adoucissement, et jamais *Hensiou*: il ny a donc pas de  
 changement en *S*; et le *D* Supplétif qu'il nous propose nous  
 seroit inutile: le Besoin de deux caractères différents pour

distinguer les divers Sons de l'o. Se fait sentir davantage: il est vrai qu'on supplie à ce défaut par un accent circonflexe pour désigner l'o obscur, mais combien de gens négligent les accents? combien d'autres ignorent leur valeur, ou y sont peu attentifs? U.

U. Comme voyelle, n'a point d'autre Son en cette langue, que celui qu'elle a en franc. Davies la diminue, ou la comparant à l'u des Gr. et à l'i dans l'Angl. Phil. &c. Cette U voyelle ne se change qu'en i, et cela rarement, si bien que je n'en trouve d'exemples que dans Richen de Cuchen, et ibot D'ubot. Si Davies a bien écrit *uffern* pour *ifern*, il y a eu aussi changement d'i en U, car ce mot vient indubitablement du lat. *infernus*, il faut en dire autant de son Urd, pour notre ioud, mais il n'attribue pas à U le même Son que nous.

V Consonne en notre orthographe, n'est que s légère, ainsi que Davies la fait valoir, outre ce que j'en ai touché ci devant par occasion, je dirai ici que cette V devient quelque fois U voyelle, comme en *Daiini*, *Damnev*, pour *Daini* ou *Daini*, selon Davies. C'est que S. M. de *Damnare*, devient V consonne, et que pour adoucir la prononciation, on la fait voyelle; il en est de même de *Diaül*, où S souffre le même changement. à ce sujet je remarquerai que M ou M est en partie formé de V; ce qui pourroit montrer l'antiquité de cet usage.

A Nous avons bien peu de mots Bretons qui commencent par u et des voyelles ne sont pas comptées au nombre des mutes; ainsi si elle se change en i, d. s. à raison de dire que cela arrive rarement; je crois même que cela n'arrive jamais et que les deux Exemples qu'il cite doivent être attribués à une diversité de Dialecte plutôt qu'à un changement réel dans le même Dialecte; au reste je ne conteste pas que *ifern* ne vienne du latin *infernus*, alors c'est un mot emprunté qui est.

consacré par l'usage, mais notre Uferu, la cheville du pied, peut avoir une autre origine.

on peut en dire autant de la Consonne V. Nous avons aussi bien peu de mots bretons qui commencent par cette lettre. plusieurs autres, comme de B, S, M, & W se changent souvent en V. Simple, mais celle-ci est invariable et ne se change jamais en aucune autre, du moins dans le même Dialecte. En Leon par exemple Vi, S'œuf, se prononce de même, en quelque position qu'il se trouve: il n'en est pas de même en trégu. où il y a des Cantons où on le prononce U. Et dans d'autres où, c'est à dire qu'il doit s'écrire Vi par un double W que les breçois prononcent ordinairement Ou, à moins qu'il ne finisse le mot, et que les léonnois changent ordinairement en V. Simple, à moins qu'il ne soit à la fin du mot, auquel cas ils le prononcent O, sauf à changer encore des Créments et les dérivés en V. s'il n'est au commencement des mots lorsqu'il est précédé d'un G; exprimé et non sous-entendu; alors seulement il prend aussi le son Dou, comme en tréguar, si ce n'est que la prononciation de ces derniers est beaucoup plus vive et plus brève; ainsi les uns et les autres prononçant Gwada, ou Gouada, Saignev; Gwerches ou Gouerches, Vierge; Gwiader ou Gouiadew, Sisserand. La seule différence consiste en plus ou moins de lenteur ou de vivacité; mais après l'article Ar et dans les composés, il arrive quelquefois d'autres changements que je ferai remarquer en parlant du double W et quelquefois aussi il n'y en a pas, mais avant de quitter le V. Simple, qui selon D. B. seroit quelquefois U voyelle, je voulois observer que ce changement n'a lieu que dans un très-petit nombre de Cantons où ils disent U pouw Vi, comme je l'ai remarqué plus haut, et encore ce n'est presque jamais que dans des mots étrangers à la langue bretonne tels que Davini & Diail, que ceux de Leon prononcent Davurni & Diaoul.

W

Cette double lettre, qui n'est connue ni des Grecs, ni des Romains, ni dans les trois langues Romanes vient du Septentrion, où les Bretons l'ont reçue, et en font grand usage car elle leur sert de la diphthongue ou aspirée fortement, et supposant E ou G au devant: de tout ce que j'ai vu de livres écrits en bas-breton, aucun ne s'en est servi: mais j'ai dit après Davies, qu'elle est absolument nécessaire en cette langue, et particulièrement quand il suit une voyelle après cette diphthongue ou, au commencement des diction, et quelquefois à la fin ou Davies a grand soin de la placer au lieu de notre O, où elle est fort à propos; puisque cet O se change en V ou W dans les dérivés. Les féminins dans le Breton d'Angle prennent O à la place d'W, qui dans le même idiome devient aussi souvent Y, selon Davies, et E ou Ei, selon notre orthographe. Cette double W devient en la bouche de nos Bretons, simple V Consonne. Exemple Gwerches, Vierge, Ar Verches, La Vierge. Ce n'est pas cependant une règle générale; car soit pour ôter l'équivoque, ou pour une autre raison, on dit Gwat, Sang, et Ar. Wot, Le Sang. Si on disoit Ar. Vat, ce seroit le Bon.

W.

R Les langues existoient avant l'écriture. Des hommes ingénieux ont inventé des caractères pour peindre la parole mais ces caractères ont varié chez les différents peuples, et souvent chez les mêmes peuples: ils n'ont pas été inventés ni perfectionnés tous à la fois ni par les mêmes personnes. L'essentiel est d'en avoir qui soient propres à représenter non-seulement les divers sons de la langue parlée, mais encore les différentes modifications de ces sons, dans les cas où ils sont sujets à varier. à la rigueur les deux lettres

O Et si réunies, pouvoient Servir, comme elles Servent  
 encore aujourd'hui à Marquer la Diphthongue ou dans  
 tous les cas non Sujets à changement, mais comme il y  
 a aussi beaucoup de cas où le changement a lieu, il étoit  
 indispensable d'adopter quelque caractère qui pût indiquer  
 indiquer distinctement les cas où l'on devoit changer, et  
 la nouvelle inflexion qui devoit résulter de ce changement.  
 or le double W me paroit réunir ce double avantage; et  
 de quelque país qu'il vienne, je trouve que D. S. a eu très-  
 grand-raison de s'en approprier, à l'imitation de Davies.  
 Et les autres Ecrivains auroient dû en faire autant pour  
 les mêmes motifs, mais D. S. se trompe, en disant que cette  
 lettre double  
 sert aux bretons de la Diphthongue ou aspirée fortement,  
 Et supposant C ou G au devant, car par elle-même, elle  
 n'est pas plus aspirée que les voyelles simples, puisque  
 dans les mots où l'on doit l'aspirer fortement, on la  
 fait précéder de Ch, qui est la marque de cette  
 aspiration, comme D. S. le fait dans Chwant, Désir.  
 Elle ne suppose pas toujours le C ou le G devant elle  
 on ne peut admettre cette supposition dans Wi, ceuf.  
 Dans plusieurs Cantons de Breguier elle conserve ordinairement  
 le son de Ou, si ce n'est dans quelques circonstances  
 bien rares où elle prend le son du U. dans les autres  
 Cantons et dans tout le país de Léon, elle se change  
 presque toujours en V, on pourroit donc mettre aussi  
 le W au nombre des mutes, mais, comme l'observe D. S.  
 ce n'est cependant pas une Règle générale, il y a plusieurs  
 mots où cette lettre double ne change point et où elle  
 retient par conséquent le son de Ou, même en Léon tel  
 est entr'autres le mot Gwad ou Gwat, Wang; mais en le



Donnant pour Exemple D. hest tombé dans une autre  
 faute, puisqu'il dit ar. Wat. Le Sang, au lieu de dire ar Gwat  
 ou Ar Gwad. il est bien vrai que le G. se perd dans  
 plusieurs mots après l'article Ar, comme dans Gwerches,  
 Vierge, Ar Verches, la Vierge, mais il y en a aussi plusieurs  
 autres où il ne se perd pas après le même Article tels  
 sont Gwad, Sang; Gwial, verges; Gwin, Vin, que l'on prononce,  
 même avec l'article prépositif Ar Gwad, Le Sang; Ar Gwial,  
 Les Verges; Ar Gwin, Le Vin; quoique le G. se perde aussi  
 très souvent dans leurs dérivés comme Gwadeghenn,  
 Boudin; Gwialenn, housine; Gwinicenn Vigne, qui après  
 le même Article se prononcent Ar Wadeghenn, le Boudin;  
 Ar Wialenn, ou Ar. Vialenn, la Vierge ou la housine;  
 Ar Winicenn ou Ar Vinicenn, la Vigne. Dans l'article précédent  
 j'ai déjà observé d'après D. h. que le Double W placé à la  
 fin des mots a chez nous le son de S' O, aussi bien que  
 chez Dacies, et néanmoins je suis Dacis de le conserver,  
 puisque cet O se change réellement en W ou en S. Non-  
 seulement dans les dérivés et les composés, mais même  
 dans les pluriels de ces mots simples; ainsi quoique les  
 mots Barw, marw, Carw, se prononcent dans la plus part  
 de nos Dialectes Baro, Maro, Caro, on dit au pl. Barwou  
 Barwion ou Barwou; Marwion, Marwou ou Marwou; Kirwi  
 ou Kirwis, c'est-à-dire des Barbes; Des morts, trépas ou décès;  
 Des Corps.

## X.

Les Bretons des deux Royaumes n'ont point cette lettre  
 si on ne veut qu'elle soit prononcée SK, et nommée ighiss, qui  
 est le nom que les autres donnent à cette figure, ainsi que  
 je l'ai appris de ceux qui ont eu des maîtres de langues  
 de leur nation, il est vrai que dans cette langue le X n'est  
 d'aucune nécessité, et l'on peut s'en passer dans le latin.

Dans les autres langues, même dans le Grec, du Z, n'étant  
 en toutes que KS, qui étant retournée, fait SK, que Davies  
 écrit Ysg, lesquelles lettres, par la transposition d'une, font  
 le nom que nous donnons à cet élément. Davies en parlant  
 de son Alphabet, dit: *Interis K, Q, X, Z, ultimum Solimmodo  
 in vocibus explicis Scribendis, Et Sonum K exprimimus per C,  
 G, per Cw, X, per Cs, Z, per S.* Voilà en Cs. le contrepied des  
 Bas-bretons par rapport à leur SK. mais cet auteur n'a  
 peut-être pas assez examiné cela, qui au reste coûte peu  
 d'importance: d'ailleurs je lis chez lui Pasg, pour Pax, du  
 franc: Paxe, Censur: et Pasgu, Paxare, pour Paxe, ce qui  
 convient à la prononciation des nôtres. je lis en effet dans  
 la vie de S. Gwennollec Clax pour Clask, chercher. Les  
 Enfants des Bas-bretons sont naturellement formés à  
 cette prononciation qu'on a de la peine à leur faire proférer  
 ces mots latins Pax, Rex, Sex &c. qu'ils font toujours  
 Sonner Pask, Resk, Lesk &c. il faut donc bien considérer  
 les mots où se trouvent ces deux lettres jointes, et voir  
 s'ils sont originairement Bretons. il s'en trouve de douteux,  
 tels que sont Ask, Askell, Ascle, qui peuvent être pour  
 Ax, Axis, Axilla &c. des Latins ont connu cette différence  
 d'X et de SK, ou de Sc, lorsqu'ils ont fait de Misceo, Mixtus.

Caunden, en la Bretagne, en l'article de Danmonii,  
 écrit *isca fluvius Britannis isc, Anglo-saxonibus Ex dictus.*  
 Les Grecs modernes et les Turcs prononcent Scandria et  
 Scandria, pour Xandria, d'Alexandria: écoutons Buchanan,  
 qui parle ainsi de cette lettre en son histoire d'Écosse.  
*Apud Scotos à Drix, quod veprem significat, declinatur  
 Drixac; et à Briz, quod rupturam indicat, Brizac, quod  
 nunc Galli pronuntiant Brissac quod enim Briz Scotis*

Dicitur, id Galli adhuc Bresche appellant, nullo discrimine  
 in vocum Significatione. Scriptura, ut discrepet in causa  
 est, quod veteres Scoti et universi hispani X Litera pro duplici  
 S utebantur. itaque veteres Galli à Brix, Cenomanorum  
 oppidum Brixiam nominarunt, et à Brixia rursus Brixiacum,  
 quod vulgò Brissacum. Ce passage est une preuve que les  
 Ecoissois parloient breton et le parlent encore sur les  
 montagnes: car Brix est notre Dreis, Ronces et Brix, Bressk,  
 fragile: on voit aussi que dans les anciens tems, les Gaulois  
 prononçoient X autrement que nous ne faisons aujourd'hui;  
 que la valeur de cette lettre S est un peu conservée en  
 Bresche que l'on latiniserait Breschia ou Bresska: mais  
 il y a difficulté en ce qu'avance cet historien, que les anciens  
 Ecoissois, comme à présent les Espagnols se servent de X,  
 pour S double ce qui est faux des Espagnols, et fort douteux  
 des autres. ceux là font de X une aspiration forte, puis qu'ils  
 prononcent Ximenez, hhimenez, et Xeres hherès. avant que  
 de quitter cet article il sera bon de faire deux petites notes.  
 1<sup>o</sup>: Davies écrivant Siampl, Exemplum; et Siamples, Exempla,  
 mots faits du franc: Exemple, et exemplaire; il fait servir  
 Si, pour le son d'X: ce qui ferait croire que si vaudrait X,  
 qui ressemble assez à S sifflante, qui peut servir à la  
 formation d'X devant les voyelles, suivant notre prononciation.  
 mais il est plus croyable que ces mots sont un peu altérés.  
 ils le sont particulièrement par la suppression d'X, que les  
 Bretons ne connoissent pas. à propos de cette lettre et  
 du mot Exemplum, j'ai observé, en faisant lire de jeunes  
 garçons de ce pays, que d'eux-mêmes, ils prononçoient S,  
 au lieu d'X, au commencement des mots, et quelque fois

au milieu; ce qui les fait dire *Semplum* pour *Exemplum*;  
Aussi, pour *Auxi* &c.

2. La forme de notre X semble supposer la jonction  
de ces deux lettres Sc; ce qui s'accommode à l'usage des  
Bretons.

Il paroît en effet que la lettre X, ou CS, comme on la  
prononce dans les mots Latins et Français, n'entre guères  
dans les mots véritablement Bretons; au contraire on y  
voit fréquemment SK ou Sc, qui sont CS renversés, et  
D. P. a raison de dire qu'on pourroit se passer de X,  
puisque, de quelque sens qu'on la prenne c'est toujours une  
lettre double, & qu'on peut exprimer le même son, par  
la réunion des deux lettres qu'elle est censée représenter;  
et de même que les petits Basbretons semblent confondre le son  
de SK ou Sc avec celui de CS, dans les mots *Sax*, *Rex*, *Sex*,  
qu'ils prononcent *Sask*, *Resk*, *Sesk*; de même les Latins  
paroissent les confondre également dans *Mixtus* participe  
de *Misceo*. je crois du moins que c'est là ce que D. P. a voulu  
faire entendre. Les mêmes Latins ont conservé le son de  
SK ou Sc Celtique dans *Scando* et ses composés *Abcando*,  
et *Descendo*; dans *Scindo* et *Descindo*. ces mots peuvent  
venir de *Scannu* ou *Scanne*, qu'il écrit *Scapn* et de *Scant*,  
comme *Misceo* vient de *Mesk*, ou *Mysg*, selon *Davies*.  
ils sont donc les auteurs de sa confusion, puisqu'ils ont dit  
*Mixtus*, au lieu de *Miscus*, qui étoit la dérivation naturelle.  
ils peuvent l'être encore pour *Axis* et *Agilla*, qu'ils ont tiré  
de *Ask* et *Askell*, comme D. P. en est convenu sur le mot *Ask*,  
quoiqu'il paroisse douter ici si le Breton vient pas du Lat.

D. P. ne fait pas d'article particulier de Xy, dont il ne se  
sert jamais. il a observé sur l que *Davies* écrit souvent *pawp*,  
ce que les nobles prononcent *paw-l*, et croit que chez ces

auteur y vaut l'i Diphtongue chez nous. cela paroît assez vraisemblable, autant que j'en puis juger par les citations que D. S. a rapportées dans son Dictionnaire. toujours est-il certain que les sons de Sy et de Si, n'étoient pas les mêmes chez cet auteur, au lieu que chez nous on n'y apperçoit aucune différence réelle. il me semble donc tout-à-fait inutile de faire usage de S'y, quoiqu'en dise Le S. Q. qui s'en sert à tout propos, à tort et à travers; si ce n'est qu'on veuille le conserver dans quelques mots, lorsqu'il suit une autre voyelle, comme dans yar, Pule; yen, froid, &c.; encore on peut bien s'en passer en lui substituant l'i, et en écrivant iar, ien, &c. comme l'a fait D. S.

## Z.

Z n'est connu des Bretons, comme je l'ai déjà insinué, que dans la prononciation, en qualité de D, ou S adoucis. et si on le voit à la fin de certains mots, il y est à la place de D, que Davies ne manque pas de doubles DD, afin de le distinguer du simple, qui a toute la force, et même celle du S. Nos bas bretons ayant appris cette lettre Z, et sa valeur par l'instruction des françois, ils la nomment Zeta et Zeda qui est le nom Zede que nous lui donnons. En Cornouaille et en Vennetois on la supprime, où on la change en aspiration douce, qui ne se fait pas plus sentir que notre E accentué, par exemple en ces mots facultez, écouter, &c. qui sonnent faculté, écouter: ou si on veut y mettre quelque distinction, faculteh, &c. Ces usages sont en Breton, aussi bien, et plus qu'en françois de la conclusion dans le discours. Z se change assez ordinairement en R, quoique les.

Bretons n'aiment guères cette lettre caquine. Exemple  
 Deis ou Deiz. Deiz-iou, jeudi, jouu de jou, Deiz-gwener,  
 jouu de Venus, vendredi-hirion pour-hirion, aujourd'hui  
 je pense que les deux premiers sont pour Deiz ar jou  
 et Deiz ar gwener; Comme nous disons quelquefois le  
 jouu du jeudi &c. Ceux de Cornouaille disent Duruz  
 pour Durac, en Latin Lumbicus. Les Chaldéens  
 changeoient de même le hébreu, qui est un Z  
 renforcé en qui est une aspirée: et quelquefois  
 le supprimoient. En voici deux exemples fréquents dans  
 l'ancien testament. En hébreu , en Chaldéen  
 où il y a encore une autre altération , en Chaldéen

nous faisons souvent un pareil changement  
 en françois, même du P devenu Z qui se perd. Exemple  
 Saluer pour Saluter, de Salut; Naïf de Natif, de Nativus;  
 ouï d'Auditus, ouïr d'Audire; et ceux qui ne parlent  
 pas assez correctement, suppriment le Z à la fin  
 des mots, lors même qu'il suit une voyelle: car pour  
 devant une consonne, on ne doit pas le faire entendre;  
 Exemple, Penser-y-bien; et Penser-bien à cela.

R. Puisque D. l. est convenu que le Z est connu des  
 Bretons dans la prononciation, ce dont il ne pouvoit  
 disconvenir, & que le D, le P et même l'S se changent  
 si souvent en Z, ils ont dû nécessairement adopter un  
 caractère propre à exprimer une inflexion si fréquente  
 dans leur langue, et surtout dans le dialecte de Léon  
 où il y a peu de mots qui n'admettent cette lettre; j'ignore  
 quel étoit le son que les Hébreux donnoit à son double DD,  
 et s'il répondoit exactement à celui de notre Z, mais il est

toujours plus commode de se servir d'un Caractère unique dont la valeur est connue depuis longtemps. Les Bretons n'en peuvent être redevables aux Français qui ont connu les Lettres plus tard, quoique leurs succès aient été plus brillants. La modification de voix représentée par le Z est au moins aussi familière aux habitants du pays de Léon qu'elle le fut autrefois aux Grecs; ils doivent donc en avoir eu un signe représentatif dès les premiers temps où l'écriture a été adoptée chez eux. Il est vrai que le Z est plus rare dans les autres dialectes, puisque dans les uns on le supprime souvent, tant au milieu qu'à la fin des mots, suppression qui les rend désagréables par le grand nombre d'hiatus qui en résultent; dans d'autres on y substitue ordinairement une h à la fin, comme en Vennes, et quelquefois une R au milieu, comme en Cornouaille, ainsi qu'on le voit en Burug pour Burug, cité par D. B. mais on ne peut pas dire que le Z leur soit tout-à-fait inconnu, puis qu'on y change, aussi bien qu'en celui de Léon, et dans les mêmes occurrences, de D et de P en Z, lorsque des mots, commençant par l'une de ces deux lettres, se rencontrent dans les positions qui les assujettissent à ce changement, d'après les règles générales de la Grammaire; ainsi malgré la répugnance des Vennetois et des Trécorois à s'en servir aussi souvent que nous, au milieu et à la fin des mots, on ne peut pas dire qu'ils détestent cette lettre, comme le faisoit, dit-on, Appius Claudius. on a vu que plusieurs lettres se changeoient en Z, mais le Z ne se change pas en d'autres lettres; et si on le supprime dans certains cantons; si tantôt on lui substitue une h dans l'un, et tantôt une R dans l'autre, ces substitutions

tiennent uniquement aux localités où l'on affecte une prononciation particulière qui constitue la différence des Dialectes, et n'étant pas uniformes, ni reçues partout, elles ne sauraient être comprises dans les règles générales de la Grammaire. De tous les exemples du prétendu changement du Z en R, le mot *Deir. Gwener*, ou plutôt *Deir. gwener*, *Vendredi* est le seul qui soit généralement adopté en Léon; mais il n'y a pas là de changement réel d'une lettre en une autre, c'est simplement une abréviation où l'i et le z se sont perdus par la contraction des trois mots *Deir. ar. gwener*, qui se sont resserrés si étroitement que l'article *Ar* a également perdu son *A*, en sorte qu'il n'en est resté que *DR* qui y fut toujours, et qui par conséquent ne fut jamais un *Z*. D. B. avoue qu'il a été frappé de la même pensée; ce qui auroit dû lui faire rejeter le système de mutation du *Z* qui n'avoit d'autre fondement que l'usage local du petit nombre de ceux qui disent *Burug* pour *Buruz*.

### Remarques Sur les Dialectes. (par D. B.)

Pour tout ce que nous avons dit jusqu'ici, et par ce que nous dirons dans la suite, il paroît que la langue du pays de Galles et celle des Bas-bretons sont deux dialectes de la même langue. Ces deux dialectes en ont produit d'autres: D'ovies fait souvent mention de ceux qu'il appelle *Herodoti* et *Demetrii*. Ce sont les peuples qui sont à l'occident et au nord de la Principauté de Galles; il auroit pu y ajouter l'Écosse, l'Irlande, et peut-être les isles adjacentes. Nos Bretons comptent leurs dialectes par diocèses; mais on pourroit les multiplier presque jusqu'au nombre des paroisses; il est à propos de dire ici quelque chose de la différence de ces dialectes.

Ceux de Léon passent pour avoir la prononciation plus douce, c'est-à-dire, qu'ils appuient moins que les autres sur les aspirations. cela vient peut-être de ce qu'il y a en ce



Diocèse plus de Noblesse, plus de Ports de mer, et par conséquent plus d'officiers de Marine, dont la politesse a adouci le langage et les mœurs.

En Cornouaille ce changement est moins sensible parmi le peuple c'est un pays de montagnes, de forêts, de landes et de terres incultes. les gens qui habitent ce pays n'ont de commerce qu'avec les paysans qu'ils rencontrent aux foires et aux marchés, où ils vont vendre leur bétail: mais ce sont les mêmes paysans qui sont les dépositaires du plus pur Breton, parce qu'ils y mêlent moins de français, et qu'ils ont le gosier et les poumons plus propres à la prononciation des fortes aspirées de leur Alphabet. De plus ils semblent chanter en parlant: leurs accents sont fréquents, et ils lèvent et baissent la voix, comme si leurs mots étoient notés: aussi sont-ils tous grands chanteurs, et amateurs des haut bois et des musettes. Les airs de leurs chansons, quoique sauvages ont un certain agrément: ils ont conservé la coutume de chanter à l'Eglise des Cantiques sur nos Mystères: c'est ce que j'ai vu pratiquer en plusieurs paroisses, principalement depuis la fin de la Préface de la messe Solennelle jusqu'à la Communion.

il y a peu de différence entre les idiomes de ces deux Echès: les infinitifs s'y terminent de la même manière, et leur terminaison est également vicieuse par l'abus de mettre une *e* ou un *i* à la fin de ces infinitifs. ils se servent encore de quelques participes pour des infinitifs, ce qui leur est venu des français, qui disent: je dois aimer pour aimer. Les uns disent *kenenes*, et les autres *keneneur*, un tailleur. *Maen*, monosyllabe, et *Meañ*, dissyllabe, Pierre et ainsi de tous les noms qui se terminent en *Er* et *Eur*, et de ceux où les deux voyelles *Er* font une diphthongue en

• Cornouailles: il faut remarquer que les pays limitrophes tiennent toujours quelque chose de la prononciation de leurs voisins. je dois placer ici ce que le R. P. Grégoire, Capucin, a bien voulu me communiquer sur les différentes façons de parler des Bas-bretons. j'y ajouterai mes propres observations.

Les infinitifs des verbes Bretons, dit ce R. P., se terminent en ign au pays de Nantes, plusieurs même de ceux qui ailleurs se terminent en *h*. Par exemple, Crèdi, Croire, Crèdigni où l'on voit de plus que le premier *i* est changé en *e*. Era, Boire; Exigni on dit aussi Exo & Eio. Machata, Marchander, Marchatall, &c. Les Vennehois terminent en *ei* le futur, que les trois Evêchés terminent ordinairement en *o*. Me a Weho, je verrai, me a Welei.

quand la particule, on précède en *fo* le futur, les Vennehois ne le prononcent pas comme les autres. Exemple: on fera, Ber a Reor, ou bien ober a Reor. les Vennehois disent Bout e 40 Groiet, ou bien autrement, ober e Rehemp, ou Raemp. Bera e 40 faut autant qu'ailleurs Bera a 40. Du reste les Vennehois procedent comme les autres dans la conjugaison des verbes.

Les Substantifs qui ailleurs se terminent en *ou* au pluriel, se terminent en *eu* chez les Vennehois. Par exemple. Madou, Maden, Biens. ceux qui ont en *ou* ou *eu* pour leur terminaison, ont parmi les Vennehois on ou ion. Pêcheurien & Pêcheurien; Pêcheurion. Les noms qui ailleurs sont terminés en *er*, le sont en *ech* chez les Vennehois. Banner, Goâte, Bannech: il y en a d'autres dont le *z* se perd. Gwirioner, Yérite, Gwirioner, furuer, furné.

Voici trois Regles du Dialecte de Nantes: 1<sup>o</sup> ils n'ont pas d'*v* consonne, mais seulement 11 voyelles, en quelque endroit du mot que se trouve cette lettre: 2<sup>o</sup> ils ne mettent jamais *z* au milieu, ni à la fin: 3<sup>o</sup> la pénultième Syllabe, qui est longue

ailleurs, est toujours brève en leur bouche, le mot ne fut-il que de deux syllabes. C'est d'où vient qu'ils parlent français plus agréablement que les autres: ils n'appuyent point sur les accents que les bas-bretons font sonner beaucoup.

Le Breton de Tréguier est en partie semblable à celui de Kimpér. on n'y fait pas sonner le *z* et on y parle plus court, sans appuyer sur la pénultième; mais il a ceci de particulier: 1<sup>o</sup> Les infinitifs, qui en Léon et en Cornouaille finissent par *a*, se terminent toujours en *air*, par exemple *Goasca*, *Goascain* (cette finale est celle qui dans les anciens livres est marquée par *aff*, qui vaut *Am* ou *air*, quant au son.) 2<sup>o</sup> en Tréguier il est presque toujours voyelle, comme au pays de Haines, et a le son d'où par exemple *Ar Werches Vari*, *Ar Verches Vari*, et en Tréguier *Ar ouerches*, &c. (faute d'impression pour *Ar ouerches*) j'ai observé qu'en Tréguier la prononciation approche fort de celle des Bretons d'Angleterre, autant que j'ai pu la connaître par l'orthographe de Davies. 3<sup>o</sup> Les substantifs, qui ailleurs sont terminés en *ou*, le sont en *o* en Tréguier. Autre pour Autrou. On prononce encore ainsi en Basse-cornouaille, et surtout les vieilles gens. *W* a la force de *Hou*, et quand il n'est pas précédé d'un autre mot, c'est *Gw*, *Gou*, et toujours aspiré.

La manière de parler est assez uniforme en Léon, si ce n'est sur les confins vers Tréguier et Cornouaille, où ils imitent un peu leurs voisins, en parlant plus court, et surtout en abrégant la pénultième syllabe. Dans le Bas-Léon ils prononcent le *z* entièrement et avec délicatesse; mais ils ont ceci de particulier, aussi bien que dans les îles de Bas et d'Ouessant, et le long de la Côte depuis Roscoff jus qu'à Conquet, qu'ils disent à la seconde personne du pluriel *Monet* à *Reoch*, *Bera ereoch*, &c. quoique dans le reste du diocèse,

Et dans la basse-cornouaille on dit *Monet a Reot, Bera  
ex cot, vous irer*

L'article *Ar* est encore assez peu connu en Léon; ils se  
servent à la place de l'article *An*, qui est le même avec la  
différence de finale. *An March, le Cheval; An Ghear, de  
Logis, &c.* Cette façon de parler paroît être l'ancienne: car  
dans les noms propres composés on trouve partout *An*, et  
jamais *Ar*. Par exemple, *Ker an Belec. Ker an Riva. Ker an  
Ghevel*: il faut encore remarquer qu'en Bas-leon on prononce  
plus communément *Er* pour *Ar* ou *An*. *Er March, le cheval.*  
on pourroit encore faire quelques autres remarques sur les  
Dialectes, mais il est impossible de les marquer toutes.

*fin Des Remarques De D. S. Sur les Dialectes.*

### Observations Sur le Chapitre précédent.

La principale différence qui existe entre les  
Dialectes de la langue Bretonne consiste dans la  
prononciation plus ou moins vive, dans les aspirations  
plus ou moins fortes, plus ou moins fréquentes et  
dans les inflexions variées des finales, mais d'ailleurs  
tous les mots vraiment Bretons sont radicalement les  
mêmes partout; les lettres muettes dans les mêmes  
positions y subissent partout les mêmes loix; il en  
est de même des Règles générales de la Grammaire:  
on y retrouve partout les mêmes tournures et le même  
génie; en un mot c'est toujours la même langue, malgré  
la diversité des Dialectes.

il seroit trop long d'en dire dans un menu détail de toutes les  
différences locales et peu essentielles que présentent ces

Dialectes, et d'ailleurs je ne connois bien que ceux de Léon et de Tréguier. au reste chacun d'eux a ses avantages particuliers et chacun d'eux a quelque rapport aux dialectes du pays de Galles, sans qu'aucun d'eux soit précisément le même quoiqu'il en soit je suis persuadé que la différence de ces dialectes remonte à des temps bien reculés. Les habitants du pays de Léon ont la prononciation plus douce, non qu'ils appuient moins sur les aspirations, comme le prétend D. S. au contraire ils appuient beaucoup plus fortement que ceux de Nantes, par exemple; mais il s'en faut beaucoup qu'ils les prodiguent comme les autres, qui les multiplient presque autant que les voyelles, et qui suppriment ou remplacent par l'aspiration le z si familier aux premiers et qui contribue tant à la douceur de leur prononciation. Les causes auxquelles D. S. attribue cette douceur me paroissent peu fondées: elles tendroient à aigrir la langue plutôt qu'à l'adoucir: elles auroient commencé par la rendre plus brève et plus légère, et c'est précisément la plus longue, la plus traînante et la plus grave de toute la Bretagne presque toujours la Diphthongue *Ha* qui ne fait qu'une syllabe ailleurs, est de deux syllabes, et à cela de particulier, comme je l'ai déjà remarqué, que le son de l'*l* s'y fait entendre avant celui de l'*A*. tels sont les mots suivants *Beach*, *Seas*, *Mean*, qui sont monosyllabes chez les autres, que ceux de Léon font dissyllabes, et qu'ils prononcent *Beach*, *Seas*, *Mean*. Ceux-ci prononcent encore fort souvent par ou ce que les autres ne font sonner qu'*o*, en sorte qu'ils disent *Down*, *Scourn*, *Ascourn*, et les autres *Dorn*, *Scorn*, *Ascorn*. au reste on apperçoit quelques petites différences dans les différents cantons du même diocèse, surtout dans ceux qui sont limitrophes d'un autre évêché, comme la remarque D. S. Les habitants de Tréguier ont la prononciation plus brève que ceux de Léon, mais leurs aspirations sont plus fréquentes et leur ton nasal au reste il

• y auroit bien des inexactitudes a relever dans les remarques de D. S. Sur les Dialectes, mais je ne m'arrêterai qu'à ce qu'il dit de celui de Léon vers la fin de ses remarques il prétend que vers la côte on y dit Moner à Resch, Beza er esch &c quoiqua dans le reste du Diocèse &c on dise Moner a rest, Beza er est. La vérité est qu'on y dit effectivement Mont a Resch, Beza er esch &c mais dans aucune partie de Léon on ne se sert de Moner ni de Doner, qui sont usités ailleurs, et l'on y dit constamment Dont et Mont, Venir et Aller.

Ce qu'il a jointe au Sujet de l'article Ar me paroît encore plus étrange pour ne pas retomber dans des répétitions qui ne sont que trop fréquentes dans ces ouvrages il suffira de voir ce que j'ai déjà dit dans mes remarques Sur la lettre Np. xxxii ci devant on y trouvera les règles de toutes les variations de l'article Al, An, Ann ou Ar; des prépositions Et, En, Enn, ou Er; Kel, Ken, Kenn, ou Ker; et du nombre Cardinal Eul, Lun, Lunn ou Eur, qu'on prononce ailleurs Ul, un, unn ou Ur, selon leur position. Ces Regles sont généralement observées dans tous les Diocèses, et Ar est aussi connu en Léon et me semble aussi ancien que An, All, &c il y a même une espèce de contradiction dans ce qu'il dit quelques lignes plus bas, où il prétend qu'en bas Léon on prononce plus communément Er pour Ar ou An en effet Er approche plus de Ar que de An, et puis qu'on s'en sert plus communément, il n'est pas vrai qu'ils mettent An pour Ar, mais je suis persuadé qu'il se trompe encore ici, et que cet Er mal prononcé ou peut être mal entendu est plutôt Eur, nombre cardinal, qui signifie un, et dont on se sert fréquemment, ainsi quand on dit Eur march, cela veut dire un Cheval et non pas le cheval. Je conviens au Surplus que la plus part des noms propres sont défigurés dans les actes. Les gens de justice qui les redigent demeurent ordinairement dans les villes: ils ne savent pas tous le breton. La plus part se prononcent très mal: ils négligent ordinairement les aspirations et les variations des mutes, et si on trouve si souvent An pour Ar dans les noms propres, cela vient surtout de l'ignorance des Suppôts de la Chancellerie qui fournent leur An partout.